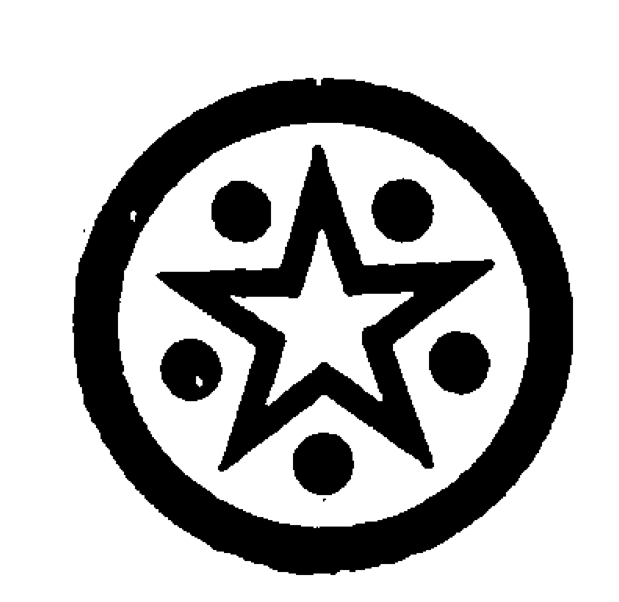
ORDRE

DE L'ETOILE D'ORIENT.



BULLETIN.

Ordre de l'Etoile d'Orient

Cet ordre a été fondé pour unir ceux qui, membres ou non de la S. T., croient à la venue prochaine d'un grand Instructeur spirituel qui viendra aider l'humanité.

On espère que ses membres pourront, sur le plan physique, faire quelque chose pour préparer l'opinion publique à cette venue, pour créer une atmosphère de sympathie et de révérence; et qu'ils pourront, sur les plans supérieurs, s'unir afin de former un instrument dont Il pourra se servir.

Pour être admis dans cet ordre, il suffit de faire la déclaration suivante :

L'Ordre fut fondé à Bénarès, le 11 janvier 1911, et est aujourd'hui rendu public. Dans chaque pays sont désignés des Administrateurs, consistant en un Représentant national, l'Administrateur chef du pays, et un ou plusieurs Secrétaires

DÉCLARATION

1. Nous croyons qu'un Grand Instructeur fera prochainement son apparition dans le monde, et nous voulons faire en sorte de régler notre vie pour être digne de Le reconnaître lorsqu'Il viendra.

2. Nous essaierons donc de l'avoir toujours présent à l'esprit, et de faire en Son nom, et par conséquent le mieux que nous le pourrons, tout travail qui fera partie de nos occupations journalières.

3. Autant que nos devoirs habituels nous le permettront, nous nous efforcerons de consacrer, chaque jour, une partie de notre temps à quelque travail défini qui puisse servir à préparer Sa venue.

4. Nous nous efforcerons de faire du *dévouement*, de la *persévérance* et de la *douceur* les caractéristiques dominantes de notre vie journalière.

5. Nous nous efforcerons de commencer et de terminer chaque journée par une courte sentence destinée à Lui demander Sa bénédiction sur tout ce que nous essayons de faire pour Lui et en Son nom.

6. Nous essaierons, le considérant comme notre principal devoir, de reconnaître et de vénérer la grandeur sans distinction de personne et de coopérer, autant que possible, avec ceux que nous sentons être spirituellement nos supérieurs.

REPRÉSENTANT NATIONAL POUR LA FRANCE

Mme ZELMA BLECH, 21, avenue Montaigne, Paris.

SECRÉTAIRES :

Ct E. DUBOC, secrétaire trésorier, 61, rue La Fontaine, Paris (XVIe).

Mlle Isabelle MALLET, 22, rue de Berri, Paris (VIIIe), secrétaire de la Rédaction du *Bulletin de l'Ordre*.

M. André BLONDEL, 4, square Rapp, Paris (VIIe).

AVIS IMPORTANT

L'Ordre de l'Étoile d'Orient n'a ni règlement ni cotisation.

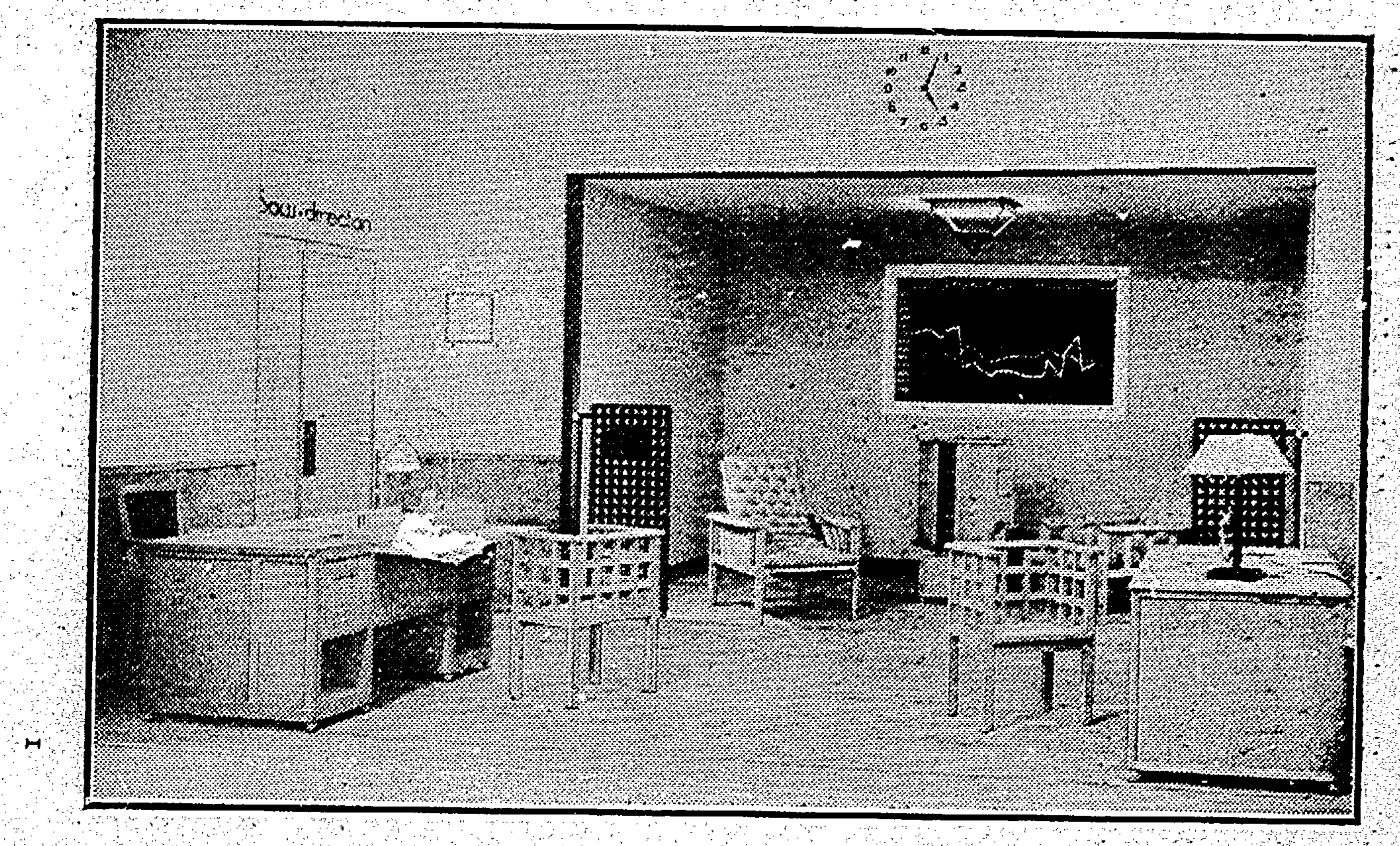
Pour devenir membre de l'Ordre, il suffit de demander à *l'un des secrétaires* un bulletin d'admission que l'on signe, ainsi que deux répondants appartenant à l'Ordre, ce bulletin est rédigé dans les termes suivants :

Je vous prie de m'inscrire comme membre de l'Ordre de l'Étoile d'Orient. J'ai pris connaissance de sa Déclaration de Principes et l'accepte entièrement.

En retournant le bulletin, joindre un mandat-poste de 7 francs pour l'envoi du diplôme, carte et insigne (étoile d'argent en épingle, broche ou breloque, par la poste *(Échantillon recommandé)*.

On est prié de prévenir le même secrétaire de tout changement d'adresse.

En écrivant à n'importe quel moment pour des informations, on voudra bien le faire en quelques mots, en mentionnant le numéro du diplôme et en ajoutant une enveloppe timbrée avec l'adresse pour la réponse.



Un bureau dans une Usine. Francis JOURDAIN.

N° 1 Janvier 1925

BULLETIN
de l'Ordre de l'Étoile d'Orient
TRIMESTRIEL

ABONNEMENTS

	FRANCE	ÉTRANGER		
Un an :	8.00	10.00.	— Le numéro	2 fr. 25

SOMMAIRE

Avis. — Informations. — Échos et nouvelles. — Poème : *Au disciple*, par Pierre. — Notes Éditoriales, par J. Krishnamurti. — Encore quelques impressions sur le camp d'Ommen, par Marcelle Pondonneau. — Le Mysticisme de Maeterlinck dans *Le Trésor des Humbles*, par Alice Bruni. — L'esprit nouveau en Architecture, par Le Corbusier. — Le groupe de Protection envers les Animaux, par M. Maugham. — Correspondance. — Souscription permanente.

AVIS

Il est dans l'intérêt des abonnés d'éviter les frais de recouvrement en renouvelant leur abonnement dès qu'ils liront sur le *Bulletin* la mention : « Abonnement terminé ».

Prière d'adresser toutes les réclamations et de libeller tous les mandats au nom de Mme **Fedorenko**, 4, *square Rapp, Paris*, 7e.

INFORMATIONS

La conférence du 11 *janvier* sera donnée par Mme *Kamensky* sur : « *Le messager de l'Ere nouvelle* ». Le Chœur de l'Étoile chantera l'*Invocation*.

***

Jeudi 22 janvier à 3 heures : 3me Fête pour les Enfants.

Lundi 26 janvier à 8 h. ½ du soir : Conférence « d'Amitié

INTERNATIONALE », la Hollande, par M. *Plasschaert* D'AMSTERDAM.

Projections. Concert.

***

Le prix d'abonnement du *Bulletin* a dû être augmenté, à notre grand regret : France, 8 francs, Étranger, 10 francs. Le numéro : 2 fr. 25.

ECHOS ET NOUVELLES

Au cours du trimestre passé, nous avons eu successivement la visite à Paris de MM. Krishnamurti et Nityananda en route pour Adyar, de M. Jinarajadasa également sur le chemin du retour après son séjour en Amérique et de M. Georges Arundale. Ce dernier a donné une très intéressante conférence réservée aux membres de l'Ordre. Nous avons été particulièrement heureux de l'entendre après sa longue absence et nous nous rappelons de sa bonne promesse de revenir de nouveau parmi nous, ce printemps.

***

Parmi les faits nouveaux survenus dans les activités de notre Ordre à Paris, citons les grandes Fêtes d'Enfants mensuelles, données avec la collaboration des membres de la Table Ronde. Nous croyons que notre chef M. Krishnamurti serait heureux de l'atmosphère de jeunesse, de joie et de gaieté qui préside à ces Fêtes réunissant chaque fois près de 5 à 600 enfants, ainsi qu'un grand nombre de jeunes gens et de jeunes filles se dépensant sans compter pour amuser leurs petits invités. L'on ne sait quels sont les plus heureux, ceux qui donnent ou ceux qui reçoivent.

Il y a en général : comédies, danses, goûter au programme, et une belle « Princesse » vêtue d'or, la « Princesse aux belles Histoires » raconte des légendes et des contes à tout ce petit monde attentif. Au cours de la Fête du mois de décembre, anticipant un peu sur les cadeaux de Noël et du Jour de l'An, il y eut une tombola très réussie au cours de laquelle de nombreux lots furent distribués, beaucoup de ceux-ci avaient été faits par les jeunes gens de la Table Ronde eux-mêmes. Ces fêtes continueront, nous l'espérons, jusqu'à la fin de la saison et nos membres sont cordialement invités à y amener *tous les enfants* qu'ils voudront.

***

Nos lecteurs seront peut-être étonnés en ouvrant leur *Bulletin* de lui trouver un aspect tout nouveau ! Grâce à la générosité d'un de nos membres nous pourrons, désormais, avoir de temps en temps quelques illustrations; nous lui votons ici nos plus vifs remerciements au nom de tous. Quant aux réclames, les dépenses d'impression augmentant chaque jour, nous avons pris la décision d'en insérer chaque mois, afin de ne pouvoir demander qu'une toute petite augmentation à nos abonnés, nous sommes certains que ceux-ci nous approuveront.

Toutes les personnes désirant mettre des annonces dans le *Bulletin* sont les bienvenues et n'ont qu'à écrire à Mlle Mallet, 4, square Rapp, Paris, 7e.

***

M. E. Pearce, le président de la *Ligue de guérison spirituelle*, nous demande d'insérer la note suivante :

« Treize années de travail dans de nombreux pays ont montré la nécessité d'étendre l'application des principes de la Ligue. Aussi le Comité consultatif, chargé par le Président de la Ligue d'étudier les moyens les plus appropriés pour réaliser cette extension, adresse-t-il un appel à tous ceux qu'intéressent les guérisons spirituelles, pour leur demander de coopérer avec lui dans l'établissement d'une organisation mondiale travaillant au relèvement de l'humanité et au soulagement de ses maux.

« Les principes à la base du travail de la Ligue sont les suivants :

« 1° La santé physique est le résultat de la santé spirituelle;

« 2° Les efforts visant à obtenir une guérison véritable doivent donc tendre à produire une réalisation et une expression plus complète du Soi divin chez les personnes souffrantes;

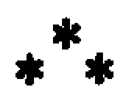
« 3° La vie de ceux qui aspirent à être un canal de la guérison de leurs semblables doit être une aspiration continuelle vers la réalisation et l'expression de la divinité inhérente en eux, et une vie de travail pour le progrès spirituel de l'humanité.

« Ceux qui perçoivent la vérité de ces principes, qui se rendent compte combien la nécessité de leur application aux besoins du monde est grande à l'heure actuelle, et qui aspirent à servir l'humanité dans cette voie, sont invités à se joindre au travail de la Ligue pour la guérison spirituelle.

« Des groupes appartenant à la Ligue sont en formation

dans divers pays, et travaillent chacun sous la direction de leur propre représentant national.

« Les personnes qui s'intéressent au but de la Ligue ou qui désirent collaborer à la formation de groupes pourront écrire (en joignant une enveloppe adressée et timbrée) à la Secrétaire pour la France : Mlle L. Sauerwein, 4, square Rapp, Paris-VIIe. »



Nous recommandons chaudement à nos membres la lecture de l'article ci-dessous exposant le projet, si remarquable dans sa simplicité apparente, du Sénateur américain M. Borah :

« *La guerre hors la loi.* »

Lorsque, vers la fin de la dernière session du Congrès, le Sénateur Borah présenta son projet de « mettre la guerre hors la loi » on était trop préoccupé d'autres questions pour apprécier l'extraordinaire intérêt de cette proposition.

A première vue, ne semble-t-il pas naïf de supposer qu'on puisse obtenir quelque résultat en déclarant que la guerre est illégale?

Pour bon nombre de gens, c'est à peu près comme si l'on rendait un décret contre les giboulées de mars.

Mais le Sénateur Borah n'a pas coutume de suggérer des idées ridicules et M. John Dewey qui s'est déclaré publiquement le soutien du projet est peut-être le dernier des philosophes vivants susceptible de se laisser duper par la recette d'un « médicament breveté ».

Le temps est venu de comprendre que la proposition de mettre la guerre « hors la loi » est sérieusement envisagée, sérieusement appréciée, sérieusement soutenue.

Considérons donc le texte exact du projet du Sénateur Borah :

« Il a été décidé que : C'est l'avis du Sénat américain que la « guerre entre les nations devrait être mise « hors la loi » en « tant qu'institution, ou en tant que moyen de régler les « conflits internationaux; qu'il faudrait l'assimiler à un crime « public tombant sous le coup de la loi nationale; que chaque « nation devrait être encouragée à se lier par une convention « ou à s'engager par un traité solennel à poursuivre et punir ses « propres auteurs, instigateurs ou profiteurs de guerre interna- « tionale, en vertu de pouvoirs assimilés à ceux conférés à « notre Congrès par l'article Ier, § 8, de notre Constitution

« Fédérale, qui investit le Congrès du pouvoir de « définir et « punir les transgressions à la loi des Nations. »

En vertu de ce projet le Gouvernement des États-Unis invitera les nations du monde à déclarer que la guerre est un crime.

Considérée sérieusement, une telle invitation serait difficile à refuser; car la refuser serait se déclarer partisan de la guerre comme institution permanente. D'autant plus difficile à refuser que cette « mise hors la loi de la guerre » n'empêcherait pas plus la défense personnelle en cas d'invasion que la « mise hors la loi de l'assassinat » n'interdit la défense légitime en cas d'attaque. L'issue ne pourrait être éludée dans ce cas, en insistant sur le droit de défense personnelle.

On demanderait seulement à chaque nation de déclarer qu'elle considère la guerre faite par elle-même ou par les autres nations comme un crime contre la loi internationale.

Si une semblable déclaration pouvait jamais être obtenue des nations du Monde — et sans doute la difficulté consiste à l'obtenir, si les nations comprennent ce qu'elle implique — l'avantage légal et moral du parti militariste serait détruit dans tous les pays. Aujourd'hui, sous la loi actuelle des nations, c'est lui le parti rigoureusement orthodoxe, les pacifistes sont les hérétiques.

Le plan du Sénateur Borah renverserait totalement la position.

D'après celui-ci, la loi serait du côté du pacifiste et avec elle le soutien moral, patriotique, émotionel qui découle du fait d'être du parti appuyé par la loi. Réalisé, le projet du Sénateur Borah romprait le lien qui unit actuellement « patriotisme et militarisme ». C'est le pacifisme légal qui deviendrait l'attitude patriotique; le militarisme, l'attitude antipatriotique.

Il n'est pas besoin d'en dire davantage pour montrer que ce projet se défend lui-même. On peut le rejeter comme irréalisable ou comme indésirable; on ne peut l'écarter comme insignifiant. Il faudra bien, et il le mérite, le prendre en considération et y réfléchir profondément. Le monde n'est pas prêt à l'enregistrer, parce que ce projet renferme un grand nombre de questions qui sont encore loin d'être claires.

Mais un aspect du sujet reste hors de doute: C'est que, quoi qu'on imagine, le projet ne peut entrer en rivalité avec la Cour de Justice mondiale ou avec la Société des Nations.

Malheureusement, des adversaires de ces deux organismes soutiennent le projet Borah comme une alternative opposée à la Cour et à la Ligue. Ce n'est pas une alternative. La Cour et la Ligue sont destinées à régler les conflits. La proposition de

mettre la guerre hors la loi est un article de législation pour reviser la loi internationale.

La Cour, en tant qu'organisme devant trancher les démêlés, en accord avec la loi internationale, trouverait son pouvoir fortifié, sa juridiction élargie, par l'adoption du projet.

La Ligue, dans un monde où la guerre aurait été mise « hors la loi » serait plus fermement établie qu'aujourd'hui.

La preuve de cette assertion, s'il faut une preuve, est que le projet Borah implique une Cour Mondiale; que M. John Basset Moore, qui siège actuellement à la Cour Internationale a lui-même approuvée le principe du projet Borah.

L'esprit de parti et l'intrigue politique peuvent seuls, découvrir l'apparence d'un conflit, en théorie ou en fait, entre ces trois projets parallèles — et croyons-nous indépendants entre eux — pour réaliser la paix du Monde : le projet de mettre la guerre hors la loi, le projet d'une Cour Permanente de Justice Internationale et le projet d'une Société des Nations.

AU DISCIPLE

Laisse chanter la vie dont déborde ton âme,
Laisse chanter les mots dont ton cœur est rempli,
Laisse chanter tes yeux en bienfaisantes flammes,
Laisse chanter en toi tout ce que Dieu a mis.

Une chanson d'amour pour les hommes qui pleurent doit sortir de ton être en sublimes rayons.

Que tes peines dès lors ne soient plus que les leurs, et fais de douces soies de leurs tristes haillons.

Sois le vivant symbole de l'Idée qui t'est chère, afin que les humains qui vivent dans la nuit puissent s'habituer un peu à la Lumière, sinon, lorsqu'Il viendra, ils seraient éblouis.

PIERRE

Inspiré par la causerie que notre chef, M. Krishnamurti a adressée aux membres des Groupes de Préparation, le 26 octobre 1924.

NOTES ÉDITORIALES

Nous avons bien rarement l'occasion de nous trouver vraiment seuls, dans un isolement absolu et une tranquillité parfaite. Il faut que cet instant de paix descende sur nous à

l'improviste, comme un orage soudain, pour que nous en goûtions toute la grandeur, car il y a un charme dans l'inattendu et un enchantement dans l'imprévu. L'ermite, lui, se retire consciemment et délibérément dans un lieu bien isolé pour réfléchir et pour méditer, mais ceux d'entre nous qui travaillent dans le monde ne peuvent agir ainsi, et le bonheur de la solitude doit venir à eux en de rares moments d'oubli et de calme tranquille.

Nous ne pouvons pas vivre en reclus dans une forêt obscure, car nous n'aurions pas le courage d'en supporter longtemps l'isolement complet, nous n'avons même pas la force d'en faire l'épreuve, et c'est peut-être un bien que les circonstances, ou nos amis, nous en empêchent.

A moins que toutes les expériences de la vie ne vous aient rendu las de la monotonie de vous sentir seul dans la foule, vous ne pourrez devenir un « errant sans foyer » cherchant volontairement à s'exiler du monde, si la souffrance ne vous y a pas préparé, ou l'ardent désir de découvrir par soi-même la grande énigme.

Regardez les montagnards qui passent toute leur vie dans les hautes montagnes, s'occupant de la terre, ou de pourvoir aux nécessités de leur existence. Ils peuvent sentir plus ou moins le bienfait de vivre en pleine nature, mais ils s'abrutissent généralement, à quelques exceptions près, ne pouvant comparer leur sort avec celui des habitants des villes, ni apprécier l'avantage d'échapper à la précipitation fiévreuse et aux tentations de la vie citadine. Leurs jours s'écoulent dans la solitude, en contact constant avec la nature, et ils ne se développent cependant pas aussi vite que nous pourrions le croire, ils ne deviennent ni les philosophes de la montagne, ni les sages de l'humanité ! C'est qu'ils ne sont pas préparés à recueillir la moisson de la grande solitude, et ne savent que se servir de leur faucille. Ils ont envie d'échapper à la solitude, ils désirent la vie des villes et son agitation bruyante. Pour nous qui avons peut-être connu le vacarme des cités et respiré l'atmosphère impure des villes surpeuplées, nous éprouvons au contraire un ardent désir de voir de temps en temps les montagnes ou la mer, et de respirer l'air vif de la nature que rien n'a souillé. Mais cela dure peu; nos pensées et nos désirs retournent vite vers les choses de la ville et nous souhaitons retrouver l'endroit où nous vivions. Car nous ne sommes pas mûrs pour cette solitude que nous demandons, ce grand et magnifique isolement est trop puissant pour nous, nous ne le comprenons pas, il nous rend

morbides et sombres. La solitude n'a pas de signification pour nous, sauf en tant que comparaison agréable, elle n'est pas pour nous une réalisation. Car, encore une fois, il faut s'être préparé pour apprécier la solitude et en retirer des avantages; il faut être arrivé au point où l'on peut vivre dans le monde sans pourtant être du monde, il faut avoir passé par toutes les expériences, et cependant être au-dessus de toute expérience.

L'isolement est ce que l'homme redoute le plus. Il n'est rien que la moyenne des hommes — et il y a très peu d'hommes au-dessus de la moyenne ! — ne fasse pour combattre le spectre effrayant de la solitude absolue. On ne trouve rien de plus horrible que d'être seul. C'est pour cette raison que les êtres humains ont toujours tendance à se rassembler. A la pensée d'être isolés une crainte particulière les envahit, et beaucoup préfèrent la mort, car dans la mort l'on est supposé trouver l'oubli total, tandis que dans la solitude on se remémore constamment d'anciens souvenirs, on s'examine indéfiniment, et l'on est livré sans cesse aux visions de sa propre imagination, à l'agitation de sa pensée et de son cœur.

L'autre jour, comme je marchais dans la rue, j'ai croisé une dame sur le visage de laquelle la solitude avait laissé son empreinte; elle avait un peu plus de trente ans, elle était bien habillée, et comme beaucoup d'Américaines, bien portante. Elle paraissait plongée dans le désespoir et semblait attendre que quelqu'un vînt remplir le vide de sa solitude. Elle avait sans doute passé par quelque épreuve qui lui avait enlevé la grâce de pouvoir s'oublier et l'avait rejetée sur elle-même, et elle commençait à sentir l'abîme qui s'ouvrait devant elle. Je crains que l'on puisse trouver facilement beaucoup d'exemples semblables !

Pas un jour ne se passe sans qu'on rencontre un autre être humain désespérément solitaire, si l'on sait regarder autour de soi avec sympathie et intérêt.

Les jeunes, spécialement, détestent la solitude et se précipitent vers le plaisir, l'agitation, en fait, vers tous ce qui peut les sortir d'eux-mêmes. Il n'y a rien de si extraordinaire que de voir des jeunes gens ainsi las d'eux-mêmes, ils sont tristes, irritables et complètement dégoûtés de la vie, impatients que quelque chose arrive qui les amusera. C'est une des raisons pour lesquelles la jeunesse d'à présent est si excessive et indomptée, décidée à s'amuser à tout prix, et à se sentir animée par la joie de vivre. Je crois qu'il en est spécialement ainsi en Amérique où la jeunesse est sur l'arc ascendant du

plaisir et de l'agitation affolée de jazz band et de danse et cherchant un stimulant continuel dans le flirt. L'agitation est notre note caractéristique, à nous qui appartenons à la jeune génération. Pourquoi? Simplement parce qu'avec l'âge viennent les soucis, les ennuis, les chagrins, l'isolement, et que, pour échapper à ces deux dernières calamités les jeunes feraient n'importe quoi ! Ils y veillent, et il ont raison, car ils sont à l'âge de l'innocence et du bonheur complet. J'ai l'intention d'écrire plus tard au sujet de la jeunesse et des divers mouvements nouveaux qui se forment de tous côtés. Quelle importance les jeunes n'ont-ils pas dans la civilisation nouvelle ! et comme on a besoin d'eux pour la reconstruction du monde !

Mais pas de digression. Tous, nous essayons, inconsciemment ou consciemment, à éluder la solitude complète qui est inévitable et que nous devrons tous affronter finalement. Presque tous — non, tous — nous en détestons jusqu'à l'idée, n'ayant pas, réalisé jusqu'à présent l'extraordinaire vertu de la solitude. Comme je l'ai dit, nous préférerio la mort à la solitude dans la retraite, avec son charme inconnu Allez-vous en tout seul pour une très longue promenade dans les bois ou une course parmi les collines, et si vous ne vous surveillez pas soigneusement, vous vous apercevrez que toutes vos pensées retournent en arrière. Vous penserez tout le temps à vous-même, à votre malechance, à votre malheur, à votre bonheur perdu, vous penserez que certaines choses auraient pu mieux s'arranger, que vous avez échoué en ceci ou en cela, que vous êtes stupide, etc..., peu à peu, presque sans vous en apercevoir, vous deviendrez un centre de dépression étrangement morbide; vous essayerez de secouer ce sentiment, mais il vous suivra comme votre ombre. Vous souhaiterez la présence de quelqu'un qui vous parle, vous amuse, qui vous arrache, en un mot, à votre moi que vous craignez, et vous vous en retournerez pour chercher un ami à qui parler, ou une occupation quelconque.

Ceux d'entre nous qui ont appris, jusqu'à un certain point, l'art de la concentration et de la méditation trouvent à la solitude du charme et de l'attrait, mais ceux-là mêmes ne peuvent supporter une trop grande dose de cette médecine, n'ayant pas appris à l'employer comme il faut, ni dans les justes proportions.

Nous cherchons donc à l'éviter, comme toutes les choses que nous connaissons mal et que nous craignons un peu.

La solitude dans une juste mesure est cependant absolument nécessaire, essentielle pour chacun de nous, c'est à cette

rude école que nous apprenons le plus. Au lieu d'être tourmentés, presque jusqu'aux larmes, par l'idée de la solitude, nous devrions la considérer comme celle qui nous guérira de nos maux. La solitude ne signifie pas nécessairement la séparation d'avec tous nos semblables, elle ne devrait pas être pour nous une cause de dépression, ni une porte refermée, nous emprisonnant avec tous nos ennuis, nos tourments, nos soucis, et nos douleurs. Pratiquer la solitude c'est au contraire prendre du recul, nous éloigner de toutes nos pensées et actions de la journée pour en avoir une vue d'ensemble et pouvoir apercevoir nos erreurs et le moyen de les éviter, nos bonnes pensées et bonnes actions et le moyen de les développer. C'est aussi méditer dans le calme, seule chose qui nous permettra de réaliser l'unité de toute vie. La solitude devient alors une source d'inspiration et de joie sereine. Pour recueillir le fruit de la solitude il faut de la force, du courage, de la détermination et la volonté d'amener les résultantes de nos pensées à une réalisation.

Si nous négligeons les opportunités que nous offre la solitude, elle nous échappera comme tout ce qui est rare et précieux. C'est seulement dans la solitude, que, dégagés de toute pensée et de toute influence extérieure, nous nous trouvons face à face avec notre soi réel, dépouillés de toutes idées fausses, demi-vérités, et illusions commodes. Ce n'est que dans la solitude que vous pourrez apercevoir clairement le sentier infini que vous devrez fouler, le sentier de l'impersonnalité, de l'action droite et de la pensée pure. C'est alors seulement que votre vie deviendra intéressante, gaie et joyeuse. Trouvez la solitude qui peut vous donner ce bonheur, et alors vous serez capable d'aider ceux qui sont plongés dans l'isolement absolu. Trouvez-vous vous-même dans cette divine retraite, et alors vous n'aurez plus peur de l'isolement, vous pourrez marcher parmi les plus humbles, ou parmi les plus grands de ce monde, car vous serez au-dessus d'eux, et cependant l'un d'eux. Cherchez incessamment cette solitude, c'est là qu'est la source de toute connaissance : le Maître. C'est Lui qui éveille toute chose à une vie nouvelle et joyeuse, qui donnera un sens nouveau à d'anciennes idées, qui vous inspirera la force d'agir, et qui vous guidera jusqu'aux sommets de la perfection.

J. Krishnamurti.

(*Herald of the Star*, avril 1924.)

ENCORE QUELQUES IMPRESSIONS SUR LE CAMP D'OMMEN

Pendant quelques jours j'ai vécu dans ce camp d'une vie vraiment exceptionnelle, j'ai compris la réalité de la Fraternité sans distinction de races ou de couleur. Mon grand désir serait de vous faire partager ces moments merveilleux auxquels j'ai pris part et de donner moi-même, ayant tant reçu.

Je pense que la plupart d'entre vous connaissent et aiment



Les tentes du camp d'Ommen. A l'arrivée.

la vie de camp, je ne la connaissais pas et je m'y suis sentie tout à fait heureuse : le coucher sous la tente dans les bois de pins, le grand calme de la nuit se répandant partout autour de nous, le matin toilette dans les bois ou bain dans la rivière charmante qui coule le long du camp, ensuite la réunion à la tente de méditation. Tous en commun nous unissions notre pensée vers le Grand Être que nous attendons, ou bien vers la compréhension de tous et l'Unité de notre conscience. Le petit déjeuner amenait la gaîté et la joie, le lavage des tasses était particulièrement réjouissant, mais primitif.

Krishnaji parlait dans les bois adossé à un arbre, entouré de nous tous qui l'écoutions avec intérêt. Son sujet favori était la jeunesse. Il met tant d'espoir dans les jeunes et leur

demandent de travailler, de se former le plus possible pour aller changer le monde avec la fougue et l'impétuosité de leur enthousiasme. Du reste beaucoup de jeunes gens assistaient à ce Congrès, et des jeunes très actifs, puisque le camp avait été complètement organisé par la plupart d'entre-eux. Ces jeunes gens ont résolu de mettre vraiment leur idéal en pratique et ils ne perdent pas une occasion d'aider réellement et de faire du bien. Les personnes plus âgées ont toutes donné quelque chose, nous ont guidés, nous ont montré le chemin.



L'épluchage des légumes.

C'est notre tâche maintenant de travailler consciemment avec elles et de préparer aussi notre voie. C'est notre devoir, dès à présent, de travailler intérieurement sur nous-même, nous avons besoin de devenir forts, d'être capables de supporter n'importe quelle épreuve et de trouver l'enthousiasme nécessaire pour préparer le monde au grand événement qui doit arriver. Krishnaji insista tout particulièrement sur le Groupement International. Nous devons avoir entre nous un grand lien passant au-dessus de toutes les différences d'opinions ou d'habitude, lien réel qui existe entre les êtres qui sincèrement et de tout leur cœur cherchent et veulent une période meilleure apportant la paix et le calme dans la vie de tous.

Au moment de la tombée du jour nous allions tous nous mettre en rond autour d'un immense feu préparé. Après quelques chants populaires des différents peuples qui se trouvaient là, en silence, on allumait le feu et en même temps que cette grande flamme montait, nous demandions aussi que notre pur amour monte, réduisant en cendres nos imperfections, qu'il monte en illuminant notre vie, en la guidant vers un but toujours plus réel, toujours plus grand. Le bois craquait, des étincelles jaillissaient de partout et tous nous



Réunion en plein air sous les pins.

sentions la grande force du symbole qui était là, vivant devant nos yeux. Krishnaji parlait, nous communiquant à tous cette flamme intérieure et nous demandant de devenir pareils à des brasiers vers lesquels d'autres feux, d'autres lumières pourraient s'allumer. Avant de nous séparer, quelques Indous murmuraient des mantrams, des chants de leurs contrées, douces mélopées rythmées, dans lesquelles ils mettaient tout leur amour, toute leur foi. Ces chants lentement nous pénétraient et longtemps après nous restions en silence imprégnés de paix, de calme, d'un ardent désir de fusion et d'unité. Lentement nous nous dirigions vers nos tentes dans lesquelles entrait la nuit étoilée et si pure.

Je ne puis vous exprimer la beauté qu'il y avait à contem-

pler ces hommes, ces femmes de tous pays, de toutes races, si différents de vie et d'habitude, mais n'ayant dans l'esprit qu'une seule et même pensée un seul et même désir : la venue de l'Instructeur et la Fraternité. On sentait qu'une même vie spirituelle était répandue dans ces êtres, les faisant vraiment enfants d'une unique famille.

Je voudrais tant faire ressentir l'atmosphère d'amour et de simplicité dans laquelle nous avons vécus pendant quelques jours. Cet amour se manifestait partout, dans les plus petits détails, dans l'aide apportée aux autres, il se reflétait aussi sur tous les visages, toujours gais et souriants. La con-



Autour du feu de camp, mais de jour.

fiance et la bienveillance régnaient, rendant la vie délicieuse et très facile. Nous étions tous réellement et profondément unis, pleins de dévouement pour notre chef et le retrouvant en chacun de nous.

Quel bonheur de pouvoir, au milieu d'une époque de lutte de haine, de conventions et de préjugés, vivre ainsi quelques jours d'une vie normale à tous points de vue, réellement saine physiquement et moralement. Moralement saine parce que l'esprit libre d'ennuis matériels pouvait être dirigé complètement vers le but qui l'intéressait, parce qu'il y avait une grande simplicité de sentiment, l'amour de tous mettant une immense paix au cœur et des rapports cordiaux et francs s'établissant. Physiquement, parce que nous avions l'immense joie d'être toujours et complètement à l'air, d'être entourés de vie et de jeunesse, de nous promener ou de rester couchés

sous les arbres, toujours en contact complet avec la nature.

L'équilibre occasionné par une telle vie est une chose merveilleuse qu'il est difficile de ressentir dans la vie tumultueuse et fatigante que nous menons d'ordinaire, heureux ceux qui l'ont éprouvé.

Marcelle BONDONNEAU

LE MYSTICISME DE MAETERLINCK DANS LE *TRÉSOR DES HUMBLES*

(Causerie faite à la Branche Krishnamurti).

Le *Trésor des Humbles* se distingue nettement des autres œuvres philosophiques de Maeterlinck. En Maeterlinck il y a deux êtres : le penseur profond et le poète dont l'intuition merveilleuse atteint le mysticisme; parfois le penseur, scrupuleux à l'excès, très soucieux d'exactitude dans son extrême loyauté, pour suivre son raisonnement jusqu'au bout en ne l'appuyant que sur l'intelligence et la logique, se trouve obligé de fermer la porte à son intuition. Nous perdons beaucoup quand il agit ainsi, car son intuition lui apporte des certitudes étonnantes et le fait monter à des hauteurs qui ne sont pas accessibles au raisonnement et d'où il nous montre la vie sous un rayonnement de beauté et de vérité que nous ne lui avions pas encore vu.

Dans le *Trésor des Humbles*, il ne s'est pas défié de son intuition, il ne lui a pas fermé la porte, il l'a laissé parler au contraire et s'est appliqué à traduire ses merveilleuses révélations; j'ai l'impression qu'en nous donnant ce livre Maeterlinck nous a donné sa vérité la plus profonde, la plus intime, la vérité de son âme. En disant qu'il y avait traduit les révélations de son intuition je n'ai pas employé cette expression au hasard, c'est mot pour mot ce que je veux dire : c'est bien d'une véritable traduction qu'il s'agit lorsqu'on tente d'exprimer en mots des nuances d'âmes insaisissables, des échappées fulgurantes sur d'autres régions, des visions fugitives d'autres mondes, des aperçus sur des profondeurs étouffées et recouvertes généralement. Le poète venant à l'aide du penseur, Maeterlinck, a parfaitement réussi dans sa tâche difficile.

Le thème général du livre c'est que la beauté et la divinité sont en nous et nous entourent de toute part, qu'elles sont toujours à notre portée, dans quelques circonstances que nous soyons, aussi dépourvues de beauté que ces circonstances paraissent; elles peuvent nous illuminer et transformer complètement la vision que nous avions de la vie, elles peuvent transformer toutes nos pensées et tous nos actes.

Le but suprême de notre vie est d'atteindre notre propre divinité. Maeterlinck établit une distinction très nette entre le monde où nous *semblons vivre*, c'est-à-dire le monde de nos passions et de notre raison et le monde où se passe notre existence véritable, entre « le monde apparent et nos mondes supérieurs » pour employer l'expression même de Maeterlinck. A de rares moments nous avons la vision de ces mondes supérieurs; c'est à l'occasion d'un grand événement, d'un bouleversement profond dans notre existence, d'un grand amour ou d'un grand enthousiasme, dans un de ces moments enfin, où nous sortons plus ou moins de nous-mêmes; alors tout nous apparaît transfiguré. En sortant de nous-mêmes, de notre petit moi illusoire, nous sommes entrés en communication avec notre être véritable et, par lui, avec la divinité qui est immanente dans tout l'univers; nous n'avions pas senti cette divinité jusque là et cependant :

« Notre Dieu ne cesse point un instant de parler; mais personne ne songe à entr'ouvrir les portes. Et cependant, si l'on voulait y prendre garde, il ne serait pas difficile d'écouter, à propos de tout acte, le mot que Dieu doit dire. Nous vivons tous dans le sublime. Dans quoi donc voulez-vous que nous vivions? Il n'y a pas d'autre lien de la vie. Ce qui nous manque, ce ne sont pas les occasions de vivre dans le ciel, c'est l'attention et le recueillement; et c'est un peu d'ivresse d'âme. »

L'ivresse d'âme! Oh oui voilà ce dont nous manquons le plus! Si nous l'avons jamais connue nous l'étouffons par notre méfiance vis-à-vis de nos frères et de la vie en général, par notre prudence timorée, par notre manque de simplicité et par notre oubli de la beauté. Et cependant ceux qui ont aimé profondément ont ressenti cette ivresse d'âme : « Ne pourrions-nous vivre comme si nous aimions toujours? s'écrie Maeterlinck. Les héros et les saints n'ont pas fait autre chose ». Quand il nous dit que nous vivons dans le sublime nous sourions peut-être amèrement, mais cependant, si nous permettions à notre âme de s'exprimer, si nous ne l'étouffions pas constamment, elle nous montrerait qu'en effet le sublime

nous environne, mais nous sommes comme des aveugles et, de la vie qui nous entoure, nous ne connaissons que les apparences. Si nous percions ce voile nous entrerions en rapport avec l'infini, et la grandeur d'un être dépend des rapports qu'il a avec cet infini; il importe donc de multiplier ces rapports, cela est en notre pouvoir puisque nous sommes, nous-mêmes, une partie de l'infini. Les choses les plus simples ont un lien avec lui, mais il faut savoir distinguer ce lien pour s'apercevoir que tout est grand et beau.

Mais on dirait que les hommes ont peur de leur propre beauté; leurs tendances les plus profondes, les plus nobles, tout ce qui est un effort de leur âme pour se manifester et les influencer, les gêne, dans la vie superficielle et fausse, que, peu à peu, de génération en génération, ils ont faite où l'habileté et la force comptent plus que tout. Cependant chaque homme a vécu des moments où il s'est rapproché de son âme, mais en général il a soin de s'en éloigner au contraire. On dirait qu'il craint l'appel de sa propre beauté — ou peut-être va-t-il jusqu'à s'imaginer qu'obéir à cet appel est une marque de faiblesse. C'est surtout devant les autres qu'il a cette crainte de son âme, cette peur de montrer ce qu'il y a de beau et de profond en lui.

« Pourquoi n'avoir pas le courage d'opposer à une question basse une réponse noble? Croyez-vous qu'elle passe complètement inaperçue ou qu'elle n'éveille que de l'étonnement? Croyez-vous que cela ne se rapproche pas davantage du dialogue naturel de deux âmes? On ne sait pas ce que cela encourage ou délivre. Même celui qui repousse cette réponse fait un pas, malgré lui, vers sa propre beauté. Une chose belle ne meurt pas sans avoir purifié quelque chose. Il n'y a pas de beauté qui se perde. Il ne faut pas avoir peur d'en semer par les routes. Elles y demeureront des semaines, des années, mais ne se dissolvent pas plus que le diamant et quelqu'un finira par passer, qui les verra briller, qui les ramassera et s'en ira heureux. Pourquoi donc arrêter en vous-mêmes une parole belle et haute parce que vous croyez que les autres ne vous comprendront pas? Pourquoi donc entraver un instant de bonté supérieure qui naissait parce que vous pensez que ceux qui vous entourent n'en profiteront pas? Pourquoi donc réprimer un mouvement instinctif de votre âme vers les hauteurs parce que vous êtes parmi les gens de la vallée? »

Nous ne devons pas attendre passivement les moments d'être en présence avec notre « moi » divin, si nous ne comptons que sur le hasard pour nous les donner ils n'auront guère d'influence sur nous; alors qu'ils seront passés et que nous serons redescendus dans notre petite vie ordinaire, le souve-

nir en persistera quelque temps en nous, mais il n'aura pas une force suffisante pour nous faire agir en accord avec la beauté entrevue; et puis, peu à peu, ce souvenir se ternira, se déformera. « Non, dit Maeterlinck, il ne suffit pas d'un hasard, il faut une habitude. Il faut apprendre à vivre dans la beauté et dans la gravité coutumières. »

« Il faudrait, dit-il encore, qu'on tentât de marcher devant soi. Tâchons d'être plus beaux que nous-mêmes ».

Dans ces mots se trouve contenu tout le *processus* du perfectionnement : en effet, nous pouvons nous modeler nous-mêmes par notre pensée, nous avons ce grand pouvoir de changer notre orientation intime, nos tendances, tout notre être en somme, à notre gré, par notre pensée; si nous voulons nous élever vers la beauté, vers la lumière, il nous faut contempler souvent cette beauté et cette lumière, il faut les avoir constamment devant soi comme un but vers lequel sont tendus les efforts, et, peu à peu, ce qui était un effort devient une direction naturelle, spontanée. Plus on pense à son idéal et plus on s'en rapproche, on devient semblable à ce qu'on contemple. « Pensez ou dites en ce moment des choses qui sont trop belles pour être vraies en vous, elles seront vraies demain si vous avez tenté de les penser ou de les dire ce soir ».

Maeterlinck nous fait pressentir ce monde où tout ce qu'on ne dit pas a néanmoins une existence immense, bien plus grande en vérité que les mots que nos lèvres peuvent dire, car la pensée voyage d'âme à âme, est reçue directement, sans avoir besoin de l'intermédiaire du corps.

C'est donc un pouvoir immense que nous possédons, et quand on en a conscience on se rend compte de l'énorme responsabilité qui nous incombe, car, ce pouvoir, nous pouvons l'employer pour le bien, mais nous pouvons aussi, par lui, faire beaucoup de mal; c'est pourquoi il importe que toutes nos pensées soient aussi belles et aussi hautes que possible.

Maeterlinck affirme l'influence toute-puissante de la bonté invisible, de la beauté intérieure de leur force purificatrice :

« Soyez bons jusque dans les profondeurs et vous verrez que ceux qui vous entourent deviendront bons jusqu'aux mêmes profondeurs. Rien ne répond plus infailliblement au cri secret de la bonté que le cri secret de la bonté voisine. »

Nos paroles, nos actes, ont peu d'importance en comparaison de ce que proclame notre ambiance, notre façon d'être profonde; nous ne jugeons pas que d'après les paroles, notre intuition va jusqu'à l'être intérieur, le devine au travers des

voiles extérieurs dont il s'enveloppe; c'est dans le silence que nous comprenons vraiment les êtres, que nous connaissons la qualité de leurs âmes. Ce n'est que dans le silence que nous vivons véritablement, mais dans ce silence qui est actif et non passif, ce silence que je pourrais peut-être appeler une méditation.

Toutes ces forces dont le royaume, pour être invisible, n'en est pas moins immense, attirent passionnément Maeterlinck; il s'est penché sur le mystère de l'être et il pressent que c'est dans ces régions-là qu'il pourra le voir s'éclairer un peu. « C'est à l'endroit où l'homme semble sur le point de finir que probablement il commence, dit-il, et ses parties essentielles et inépuisables ne se trouvent que dans l'invisible ». Il n'espère pas éclairer le mystère d'une manière définitive, mais il veut que nous nous rendions compte de tout ce qu'il y a d'inexpliqué et de mystérieux en nous, car alors l'horizon de la vie se trouve infiniment élargi; les questions que l'intelligence a souvent cru avoir résolues appellent de nouvelles questions qui touchent à des problèmes plus vastes et nous nous apercevons que les limites de notre être reculent.

Maeterlinck rassemble toutes les lueurs qui éclairent un peu ce mystère, il les interroge, il se pose à lui-même de nombreuses questions : « Existe-t-il au centre de notre être, un arbre transparent dont toutes nos actions et toutes nos vertus ne sont que les fleurs et les feuilles éphémères »? Ainsi se trouve posé le problème du permanent et de l'impermanent en l'homme, du soi et de la personnalité transitoire. Nous avons parfois des certitudes intérieures, mais quand nous essayons de les formuler elles paraissent s'évanouir, c'est, dit Maeterlinck parce qu'il y a « quelque chose d'imperméable entre nous-mêmes et notre âme ».

Notre âme, elle, connaît la vérité ou du moins une bien plus grande part de vérité que notre personnalité; mais de l'âme, du soi, à la personnalité, on dirait qu'il y a une sorte de canal qui n'est pas ouvert, ou qui ne s'ouvre que par éclairs, mais qui s'ouvrira un jour; car Maeterlinck pense qu'une conscience supérieure de l'humanité se forme peu à peu, il croît à une évolution spirituelle. Ceux qui sont à la tête de cette évolution sont les Mystiques, et il écrit cette phrase, qu'il faudrait méditer : « On oublie trop souvent que toute certitude est en eux seuls ».

Pour lui, les Mystiques bien loin d'être des hallucinés qui vivent dans un rêve, pratiquent au contraire « la plus exacte des sciences ».

Nous trouvons dans le *Trésor des Humbles* l'affirmation de l'unité de la vie; Maeterlinck croit que cette évolution vers une conscience supérieure a lieu en même temps dans toute l'humanité, chez ceux qui sont la fleur de la plante humaine en même temps que chez les plus humbles. Quand un des êtres qui sont à la tête de la conscience humaine, un de ces êtres qui sont, dit Maeterlinck, « les antennes de l'âme humaine innombrablement une » agrandit sa conscience par la découverte d'une vérité cachée, l'âme de chacun de nous reçoit sa part de cette nouvelle lumière; nous, dans notre conscience ordinaire, nous ignorons totalement ce qui s'est passé, mais notre âme, elle, s'est agrandie, s'est embellie; et c'est ainsi que la grande âme humaine s'élève toujours davantage. Ainsi donc, quand un être arrive à un certain degré de spiritualité, les conquêtes qu'il fait dans cette région ne sont pas pour lui seul, elles sont pour l'humanité tout entière.

« Il se peut, dit Maeterlinck, que l'on découvre un jour les raisons pour lesquelles si Platon, Swedenborg ou Platon n'avaient pas existés, l'âme du paysan qui ne les a pas lus et n'en a jamais entendu parler ne serait pas ce qu'elle est infailliblement aujourd'hui. »

L'idée de cette humanité une et indivisible, qui forme véritablement un Tout, dont chaque membre est lié aux autres par des liens invisibles, est la plus inspirante que je connaisse. Quand on la comprend bien, comme elle démolit toutes les barrières, tous les préjugés entre les hommes et les nations !

Je voudrais pour terminer vous lire une partie d'un des plus beaux chapitres du livre, celui intitulée : *Le réveil de l'âme* et dans lequel Maeterlinck pressent l'approche d'une grande période spirituelle. Ces pages, écrites il y a déjà longtemps, sont d'une actualité saisissante, ce sont presque les paroles d'un prophète; depuis qu'elles ont été écrites les signes précurseurs d'une ère nouvelle, d'une période spirituelle, se sont accusés plus nettement; ils se multiplient à chaque instant, dans tous les domaines de la vie, partout, dans le monde entier, circule une force nouvelle.

Voici donc ces pages si belles et si inspirées :

« Un temps viendra peut-être, et bien des choses annoncent qu'il n'est pas loin, un temps viendra peut-être où nos âmes s'apercevront sans l'intermédiaire de nos sens. Il est certain que le domaine de l'âme s'étend chaque iour davantage. Elle est bien plus près de notre être visible et prend à tous nos actes une part bien plus grande qu'il y a deux ou trois siècles. On dirait que nous approchons d'une période

spirituelle. Il y a dans l'histoire un certain nombre de périodes analogues, où l'âme, obéissant à des lois inconnues, remonte, pour ainsi dire, à la surface de l'humanité et manifeste plus directement son existence et sa puissance. Cette existence et cette puissance se révèlent de mille manières inattendues et diverses. Il semble qu'en ces moments l'humanité ait été sur le point de soulever un peu le lourd fardeau de la matière... En revanche, il y a des siècles parfaits où l'intelligence et la beauté règnent très purement, mais où l'âme ne se montre point... Aujourd'hui, il est clair qu'elle fait de grands efforts. Elle se manifeste partout d'une manière anormale, impérieuse et pressante, comme si un ordre avait été donné et qu'elle n'eût plus de temps à perdre. Elle doit se préparer à une lutte décisive, et nul ne peut prévoir tout ce qui dépendra de la victoire ou de la fuite. Jamais peut-être elle n'a mis en œuvre des forces plus diverses et plus irrésistibles.On dirait qu'elle se trouve acculée à un mur invisible, et l'on ne sait si c'est l'agonie ou une vie nouvelle qui l'agite. Je ne parlerai pas des puissances occultes qui se réveillent autour de nous : du magnétisme, de la télépathie, de la lévitation, des propriétés insoupçonnées de la matière radiante et de mille autres phénomènes qui ébranlent les sciences officielles. Ces choses sont connues de tous et se constatent aisément. Encore ne sont-elles probablement rien à côté de ce qui s'opère en réalité, car l'âme est comme un dormeur qui, du fond de ses songes, fait d'immenses efforts pour remuer un bras ou soulever une paupière.

« En d'autres régions, où la foule est moins attentive, elle agit plus efficacement encore, quoique cette action soit moins sensible aux yeux qui ne sont pas accoutumés à voir. Ne dirait-on pas que sa voix est sur le point de percer d'un cri suprême les derniers sons qui l'enveloppent encore dans la musique; et sentit-on jamais plus lourdement le poids sacré d'une présence invisible qu'en telles œuvres de certains peintres étrangers? Enfin, dans les littératures, ne constate-t-on point que quelques sommets s'éclairent çà et là d'une lueur d'une toute autre nature que les lueurs les plus étranges des littératures antérieures? On approche de je ne sais quelle transformation du silence, et le sublime positif qui a régné jusqu'ici paraît près de finir. Je ne m'arrête pas sur ce sujet parce qu'il est trop tôt pour parler clairement de ces choses; mais je crois que rarement une occasion plus impérieuse d'affranchissement spirituel fut offerte à notre humanité. Même, par moments, cela ressemble à un ultimatum; et c'est pourquoi il importe de ne rien négliger pour saisir cette occasion menaçante qui est de la nature des songes qui se perdent sans retour si on ne les fixe pas immédiatement. Il faut être prudent; ce n'est pas sans raison que notre âme s'agite.

« Mais cette agitation, qu'on ne remarque clairement que sur les hauts plateaux spéculatifs de l'existence, se manifeste peut-être aussi et sans que l'on s'en doute dans les sentiers les plus ordinaires de la vie; car nulle fleur ne s'ouvre sur les hauteurs qui ne finisse par tomber dans la vallée. Est-elle tombée déjà? Je ne sais. Toujours est-il que nous constatons dans la vie quotidienne, entre les êtres les plus humbles,

des rapports mystérieux et directs, des phénomènes spirituels, et des rapprochements d'âmes dont on ne parlait guère en d'autres temps... Il faut croire que l'homme va bientôt toucher l'homme et que l'atmosphère va changer... Attendons en silence; peut-être allons-nous percevoir avant peu « le murmure des dieux. »

Je n'ajouterai rien à ces lignes admirables que je ne pourrais commenter qu'imparfaitement.

Alice BRUNI.

L'ESPRIT NOUVEAU EN ARCHITECTURE

Conférence donnée le 10 *novembre* 1924 *à l'Ordre de l'Etoile d'Orient* (1).

Mesdames, Messieurs,

Je voudrais essayer de montrer ce soir que l'architecture est sortie aujourd'hui des errements, qu'elle possède la technique saine et puissante capable de supporter une esthétique que par ailleurs des injonctions profondes ont formulée, technique absolument neuve, pure et homogène, esthétique qui est la conclusion d'une époque totalement renouvelée et qui, après bien des avatars et des voies contraires, a réussi à rejoindre au profond de nous-même les bases essentielles de notre sensibilité, les bases purement humaines de l'émotion.

Et nous prendrons peut-être alors conscience que cette nouvelle architecture, ainsi conditionnée, est susceptible de grandeur et d'ajouter un chaînon neuf à la ligne des traditions qui s'enfonce dans le passé.

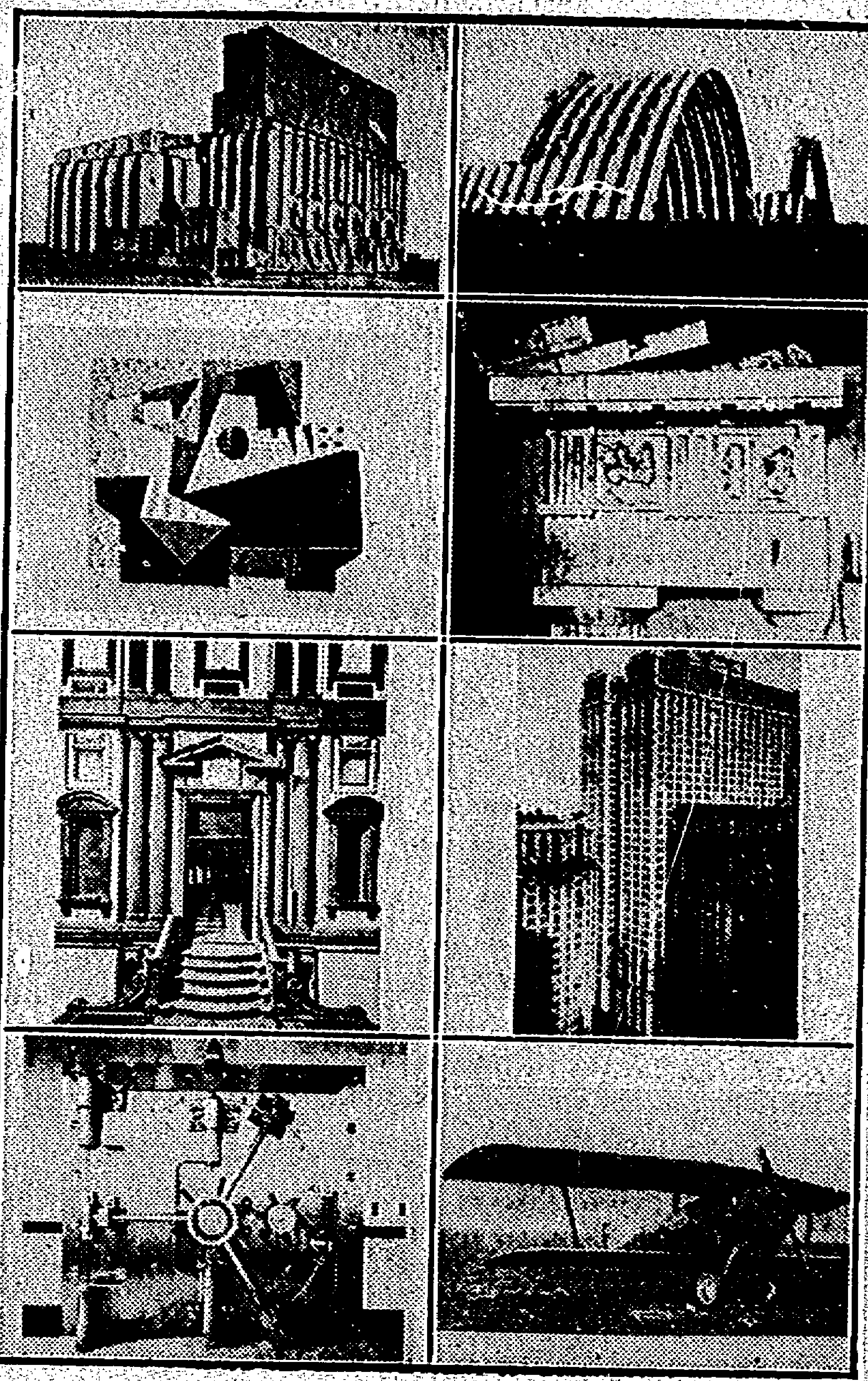
Je vais commencer par faire défiler sous vos yeux une série de faits.

(On projette sur l'écran une série de clichés variés : une centaine de clichés sont ainsi projetés en groupes précédés d'une explication, tel un film :)

I

Des objets nouveaux surgissent, étonnants, téméraires, animés de grandeur, nous commotionnant, perturbant nos habitudes.

(1) Cette conférence a été improvisée et prise sténographiquement.



Silos à grains (Canada),
Tableau de Picasso,
Michel-Ange,
Porte de safes

Hangars d'Orly,
Parthénon,
New-York,
Avion Blériot

2.

La précision règne.
L'économie conduit.
Nous sommes tirés invinciblement sur un axe nouveau.
Une autre époque a commencé.
Dans l'atmosphère pure du calcul nous retrouvons certain esprit de clarté qui anima le passé immortel. Pourtant, notre paresse traîne sur nos actes et nos pensées : regrets, souvenirs, méfiance, timidité, crainte, inertie.

3

Des moyens puissants et inconnus jusqu'ici ont été conquis par un siècle de science.
La matière est entre nos mains.
Ce siècle du fer est neuf, face aux millénaires.
Sur tous les continents, un labeur immence commence.
L'esprit communique de peuple à peuple et le progrès précipite ses conséquences.

4.

Partout des questions se posent.
Signes de l'inquiétude.
Témoins du désir de connaître.
Prodromes d'actes qui veulent être concertés et clairs.

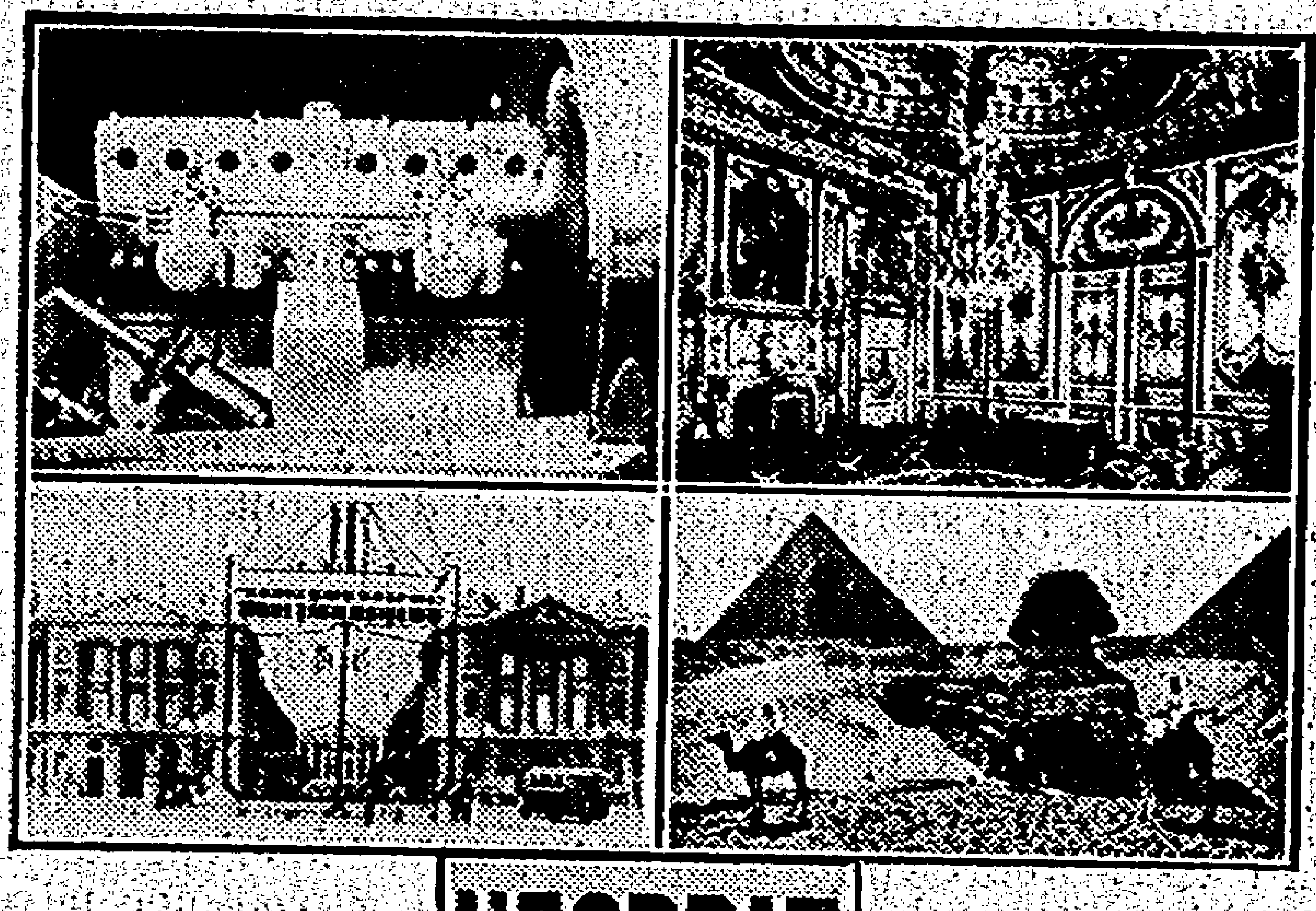
5.

L'homme demeure pantelant.
Son cœur qui reste un cœur d'homme cherche l'émotion au delà de l'œuvre utilitaire, aspire aux satisfactions désintéressées.
Des faits nouveaux, se dégage une poésie violente et radieuse.
Le cœur cherche à raccorder des faits brutaux aux standards profonds et intimes de l'émotion.

Vous venez de voir passer sur l'écran une suite hétéroclite d'images; cette suite, choquante pour beaucoup, frappante en tous cas, constitue le spectacle à peu près quotidien de notre existence, et nous sommes en un moment où chaque jour se proposent à nous telles innovations troublantes, tels contrastes si saisissants que nous en sommes bousculés et en tous cas toujours fortement commotionnés.

Vous avez vu tout à l'heure le paquebot « Paris », par exemple, qui vous est apparu comme une chose remarquable,

superbe; puis, de ce même paquebot, on vous a montré le salon, lequel certainement, a jeté un froid dans vos esprits ; il paraît, en effet étonnant de trouver au cœur d'une œuvre





Moteur Bugatti. Château de Fontainebleau.
Coupe transversale du paquebot « Paris ». Les Pyramides.
L'Esprit Nouveau, revue internationale de l'activité contemporaine.

si parfaitement ordonnée, une telle antinomie, un tel contraire, un tel manque de liaison, à vrai dire une telle contradiction, divergence totale entre les grandes lignes du navire et sa décoration intérieure, laquelle est œuvre de ce que l'on appelle les spécialistes décorateurs.

De même, vous avez vu se succéder les salles des châteaux de Fontainebleau et de Compiègne ainsi que la galerie Colonna de Rome : ce sont là des œuvres célèbres, pleines de valeurs diverses, qui appartiennent à une autre époque : confrontez-les avec ce qui, de notre temps, constitue le cadre de notre vie; elles vous paraissent choquantes, déplacées et disposent tout naturellement notre esprit à admettre que c'est peut-être ailleurs qu'il nous faut chercher à apprendre quelque chose.

Or dans nos écoles, on ne donne aux élèves qu'un enseignement basé sur ces œuvres d'autrefois : aussi comprend-on aisément quel désarroi règne dans les esprits et l'état absolu de crise dans lequel nous nous débattons.

A côté de cela, on vous a montré des intérieurs de banques américaines : ils sont d'une telle netteté, d'une telle précision, d'une telle convenance, que l'on est bien près de les trouver beaux. Ils ont été faits par un architecte qui a certainement beaucoup de talent, qui semble devoir être animé par la logique et une grande clarté d'esprit : or, dans le « Bankers, Magazine » qui publie ses œuvres, cet homme a inséré une invitation aux lecteurs à lui rendre visite et, pour les attirer, il n'a rien trouvé de mieux que de publier l'intérieur de son cabinet de travail. Et sur cette image, on voit une pièce meublée de meubles Renaissance, avec même, dans un coin, une armure de guerrier, hallebarde à la main, une immense table Louis XIII avec d'énormes pieds tournés et sculptés, des tapisseries... Dire que l'homme qui meuble ainsi son cabinet est le même qui a conçu ces intérieurs de banques, œuvres de pure logique!

Autre chose encore. L'an dernier, je visitais, dans les Alpes, les travaux d'un immense barrage; ce barrage sera certainement l'une des plus belles œuvres de la technique moderne, l'une des choses les plus subjuguantes pour qui a la possibilité de s'enthousiasmer : sans doute, le site est grandiose, mais l'effet produit tient surtout à l'effort combiné de la raison, de l'invention et de l'ingéniosité et de la témérité. J'étais accompagné d'un ami, un poète : nous avons eu le malheur de dire notre enthousiasme aux ingénieurs qui nous accompagnaient sur les chantiers; nous n'avons réussi qu'à exciter leurs rires et leurs moqueries, j'irai presque jusqu'à dire leur inquiétude. Ces hommes ne nous ont pas pris au sérieux; ils se sont dit que nous devions être un peu fous. Nous avons essayé de leur expliquer que, si nous trouvions leur barrage admirable, c'est que nous comprenions ce que l'en-

vergure de travaux semblables, reportée dans les villes par exemple, pourrait apporter de transformations radicales, et tout à coup, ces hommes, qui pourtant manient la chose positive, logique, pratique, de s'exclamer : « Vous voulez donc abîmer les grandes villes ! vous êtes des barbares ! vous oubliez les règles de la beauté et de l'esthétique ! » Ils étaient totalement différents de nous, en vertu même de leur état d'esprit : habitués à concevoir et à exécuter des œuvres de pur calcul, ils se sont révélés à nous incapables d'imaginer, dans un domaine différent du leur, les conséquences de leur activité même; ils étaient demeurés des hommes d'autrefois.

En réalité, nous vivons dans un état de choses bouleversé, et nous sommes tenus de faire une revision totale des valeurs si nous voulons essayer de voir clair dans la situation actuelle, et arriver à constater que nous avons acquis un concept très différent de celui qu'ont pu avoir nos pères et nos grands-pères et que la vie que nous menons est radicalement opposée, très différente en tous cas de ce que fut la vie des générations qui nous ont précédés.

Nous sommes en présence d'un évènement neuf, d'un esprit nouveau, plus fort que tout, qui passe par-dessus toutes les habitudes et les traditions, et qui se répand sur le monde entier; les caractères précis et unitaires de cet esprit nouveau sont aussi universels aussi humains que possible, et pourtant, jamais le gouffre ne fut si grand qui sépare l'ancienne société de la société machiniste dans laquelle nous vivons.

Notre siècle et le siècle dernier s'opposent à 400 siècles antérieurs; la machine, basée sur le calcul, lequel est issu des lois de l'univers, a dressé, face aux divagations possibles de notre esprit, le système cohérent des lois de la physique; imposant ses conséquences à notre existence et forçant notre esprit vers un certain système de pureté, elle a modifié déjà le cadre de notre vie : c'est un fossé véritable creusé entre deux générations.

Devant ce fossé, nous devons réfléchir, nous arrêter et essayer de voir ce qu'il y a lieu de décider pour commencer à créer le mécanisme vraiment actuel de notre existence.

Sans mesurer très exactement les faits, nous sommes en ce moment des individus révolutionnés. C'est à peine si nous le sentons. Nous participons d'une vie rapide, hâtive, dure, pénible, écrasante souvent; nous avons l'impression que cela peut être toujours ainsi, que cela devient peut-être un peu plus difficile chaque jour, mais nous n'avons pas le sentiment, je le répète, que nous sommes complètement révolutionnés par rapport à la période antérieure.

Seul un regard jeté sur l'histoire nous permettra de nous rendre compte de l'écart. En effet l'on voit, dans la vie des peuples, certaines heures où la courbe spirituelle a trouvé son point d'inflexion précisant le passage d'un mode de penser à un autre, d'une certaine culture à une autre culture tout à fait différente.

Laissez-moi, pour affirmer ce que je dis, m'en référer par exemple au moyen âge, qui a succédé à la période romane, elle-même conséquence de toute la culture antiq[illegible] La transition s'est faite, on ne saurait trop dire à quelle date précise; cela se passait entre l'an 1000 et l'an 1200: des hommes arrivés de tous côtés, de nouveaux peuples, achevaient leur mélange avec d'anciens peuples; il en résultait un chaos général... et

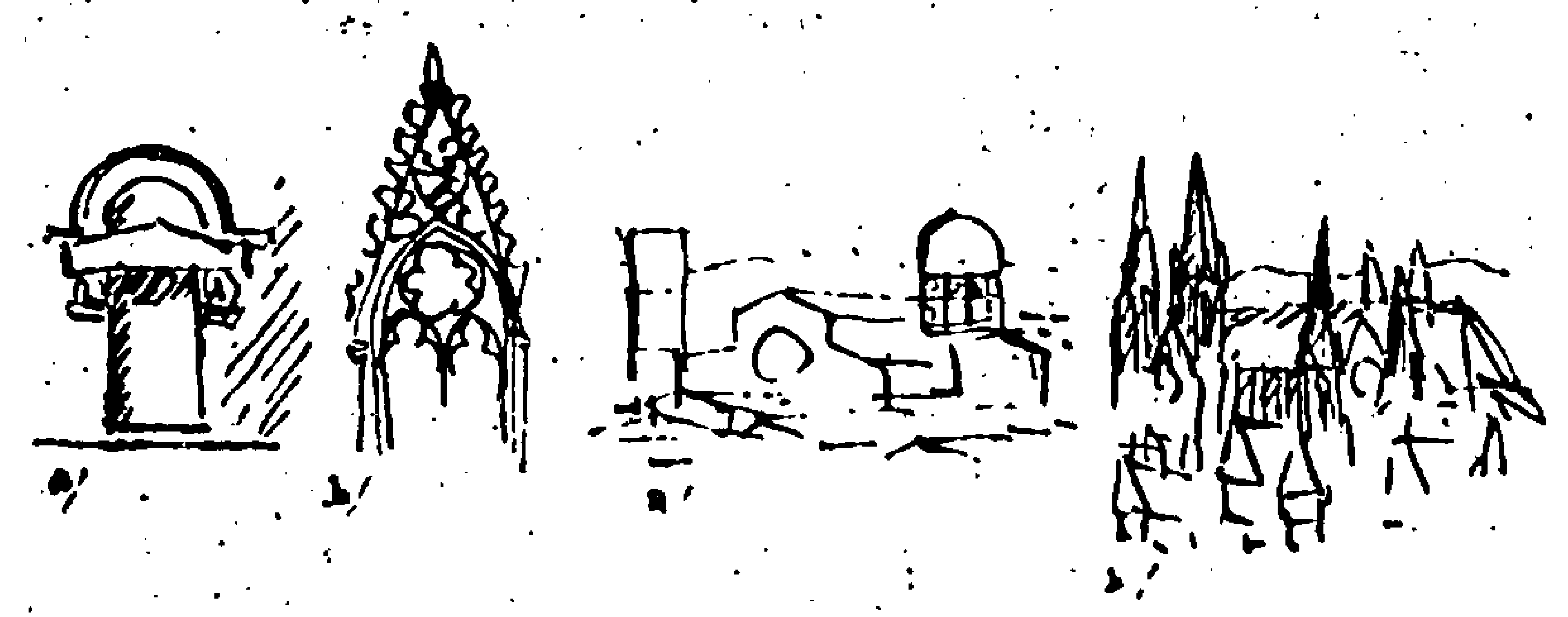


Fig. 3.

puis, lorsque le temps passe, avec les siècles de recul nécessaire, on s'aperçoit un beau jour que des modes de penser et d'agir sont intervenus, modifiant radicalement tout ce qui avait existé jusqu'alors.

S'il est un domaine où le fait soit flagrant c'est bien celui de l'architecture, celle-ci offrant des témoignages caractéristiques échappés aux ravages du temps.

L'architecture romane peut se caractériser, vous le savez, par tel portail en plein cintre, dénotant l'emploi de formes de géométrie primaire, tradition de culture antique *(a)*. Trois siècles plus tard, voici qu'on a passé, sans qu'il y paraisse, à un système tout à fait différent de formes très compliquées, révélant une esthétique toute différente (*b*). Ce fut une révolution considérable, et pourtant, au moment même où elle s'opéra, personne ne mesura le tournant.

Et cette révolution a ricoché beaucoup plus qu'on ne l'imagine généralement.

A l'époque romane, la ville était composée de prismes simples;

dans les formes que développaient les maisons, l'horizontale dominait : la géométrie la plus pure s'affirmait partout, allant jusqu'à conférer au paysage une attitude très précise (a_1). Au cours d'un siècle à peu près, voici que cette ville et ce paysage se sont transformés et offrent aux yeux un aspect radicalement opposé (b_1).

Nous sommes actuellement en automne; on plante des jardins : j'en ai planté deux ces jours derniers. Vous pourrez constater que l'esprit humain agit non seulement sur les œuvres purement humaines comme l'architecture, mais jusqu'à ce qu'on est convenu d'appeler la nature, en façonnant les paysages, en choisissant les essences des arbres dont les caractères plastiques rentrent dans un système déterminé de l'esprit.

La nature façonnée par l'homme s'allie aux maisons qu'il bâtit. En voyageant à travers les pays, vous voyez que les modes de culture déterminent des attitudes foncièrement différentes du paysage; les maisons dans les campagnes s'y unissent dans un même esprit. Et les climats ne sont pas seuls à dicter sa forme au site.

Ce que je voudrais montrer, c'est qu'il s'établit une hiérarchie dans les divers états d'esprit, dans les divers systèmes de l'esprit et que certains peut-être sont supérieurs à d'autres. Ceci, en tous cas, je me permets de l'affirmer, parce que c'est pour moi une certitude (et je vous le démontrerai), que l'esprit se manifeste par la géométrie. J'en déduirai que lorsque la géométrie est toute puissante, c'est que l'esprit a fait un progrès sur le temps de barbarie antérieur.

Je n'entends pas dire par là que la culture du moyen âge ait été barbare, mais qu'elle était racinée dans des faits encore barbares, dans un passé trouble et qu'elle était au début de son développement, alors que la culture antique, au contraire, avait conduit à des conclusions remarquables manifestées par la géométrie.

Je montrerai que l'ascension vers la géométrie se traduit dans l'aspect de cette œuvre humaine qui s'étend de la maison jusqu'au site. Vous connaissez la maison telle qu'elle naissait à peu près normalement, la toiture sur le mur primitif : petit à petit elle évolue par une recherche de plus en plus accusée de l'horizontale jusqu'à ce que, arrivée à une période de clarté intellectuelle comme la Renaissance, elle atteigne à l'horizontale toute puissante, à l'horizontale qui termine la composition à son sommet par une ligne catégorique alors que jusque là celle-ci s'évadait par les pans obliques des

toitures, des gâbles, des lucarnes, etc. Les toitures se dissimulent derrière un étage d'attique dont le but est de masquer une obliquité qui combattait fâcheusement le principe ortho-

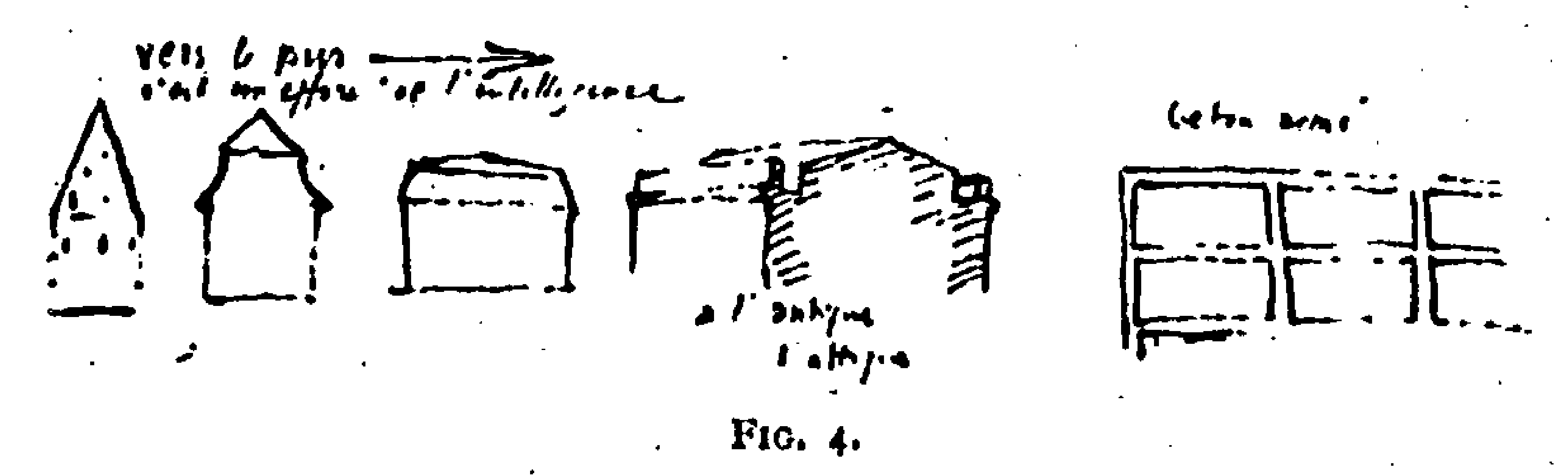


FIG. 4.

gonal des façades. Cette situation à la Renaissance dénote même contre les justes revendications de la raison, cette aspiration de l'esprit vers le défini et la pureté.

Voilà donc l'exemple frappant d'un état d'esprit qui se cultive peu à peu et s'affine au point de rechercher les procédés permettant de réaliser des œuvres de pure géométrie, ou du moins des œuvres où la géométrie puisse porter tout ce qu'elle est susceptible de porter, c'est-à-dire les proportions qui sont le langage de l'architecture et qui s'expriment le plus parfaitement dans le système orthogonal. (Fig. 4.)

Or, aujourd'hui, nous disposons des moyens de poursuivre magnifiquement cette ascension vers la géométrie, grâce à l'invention du ciment armé qui nous apporte le mécanisme orthogonal le plus pur; nous sommes en possession d'un moyen orthogonal qu'aucune époque n'a jamais possédé, d'un moyen qui nous permettra d'user de la géométrie comme de l'élément capital de l'architecture. Ce soir, j'aurai à préciser par-dessus tout, la valeur et l'importance inégalable de la géométrie.

Voici donc qu'à travers les étapes successives de l'architecture, l'esprit se cultive et s'affine; d'autre part, les moyens se développent et deviennent de plus en plus précis et puissants; nous sommes détenteurs d'un moyen qui nous donne l'orthogonal et la géométrie pure et nous devons souligner cet acquit avec enthousiasme, car il nous permettra d'envisager des œuvres de haute architecture. Cet esprit de géométrie est certainement la chose la plus précieuse qui puisse nous intéresser actuellement. Or, dans le moment actuel de l'évolution c'est un événement assez neuf.

Lorsqu'en 1920, avec deux amis, Ozenfant et Dermée, nous avons fondé l'Esprit Nouveau, nous étions en face du phénomène cubiste alors en pleine puissance : mine d'inven-

tions profondes, acte violent de révolte et reprise de contact avec les éléments. A côté du cubisme, le futurisme se livrait à des états d'âme échevelés, enthousiastes, débordants, sans mesure. Enfin, le dadaïsme, mouvement de jeunes, représentait avec éclat cette période de la vie entre 20 et 30 ans où l'on nie tout, où l'on ne croit à rien qu'à ce que l'on a vérifié soi-même.

« L'Esprit Nouveau », à ce moment, se fixait comme programme de mettre au jour, si possible, un système constructif. Nous ne pouvions faire autrement que de nous occuper du machinisme, estimant qu'il était le phénomène nouveau, l'événement de l'époque. On nous attaque maintenant, et ces attaques vont s'accentuant. Le machinisme, dit-on, vous en parlez toujours, nous le connaissons; vous nous en rebattez les oreilles, vous nous ennuyez !

Si l'on est ainsi fatigué déjà d'entendre parler du machinisme, c'est preuve de la rapidité fabuleuse avec laquelle s'implantent les idées : lorsque nous entreprîmes nos recherches d'épuration d'un milieu grouillant d'idées et de construction d'un système cohérent de l'esprit en nous basant sur la transformation actuelle de la société, de l'état social, nous étions neufs; nous n'avions à faire qu'à des gens qui s'exclamaient d'aise ou d'indignation devant le tumulte de la machine, devant la machine mitrailleuse, le marteau-pilon, la machine à fumée, la machine dévoreuse d'hommes; nous, au contraire, nous voulions arriver à prendre la leçon de la machine, afin de la laisser ensuite à son simple rôle qui est de servir. Nous voulions non plus l'admirer, mais l'estimer; nous voulions classer les événements pour fournir à notre cœur, après cette victoire de la raison, les éléments par lesquels il peut s'émouvoir.

Ce classement que nous avions entrepris a été utile, je crois, pour toute une série de recherches qui se sont faites depuis.

Nous avons encore, à ce moment, précisé les conditions dans lesquelles se développait le machinisme, la loi d'économie qui est le moyen par lequel est géré tout le travail moderne. Nous avons constaté que le machinisme est basé sur la géométrie et enfin, nous établissions que l'homme ne vit, en somme, que de géométrie, que cette géométrie est, à proprement parler, son langage même, signifiant par là que l'ordre est une modalité de la géométrie et que l'homme ne se manifeste que par l'ordre.

La première chose que fasse un homme, c'est d'établir l'orthogonal devant lui, de ranger, de mettre en ordre, de

voir clair devant lui; il a trouvé le moyen de mesurer l'espace par des coordonnées sur trois axes perpendiculaires. Ce phénomène d'ordre est si inné chez lui que l'on peut s'étonner de devoir même en parler. Mais n'oublions pas que nous sortons d'une période — la fin du XIXe siècle — de réaction contre l'ordre, de crainte devant cette instigation violente à l'ordre qu'amenait la machine et de réaction terrible : on ne voulait pas de l'ordre; le fait d'organiser la vie neuve sur le phénomène d'ordre est une création qui ne remonte qu'à quelques années.

L'homme, dis-je se manifeste par l'ordre : quand vous sortez en chemin de fer de Paris que voyez-vous se dérouler sous vos yeux, sinon une immense mise en ordre; lutte contre la nature pour la dominer, pour classer, pour se donner ses aises, en un

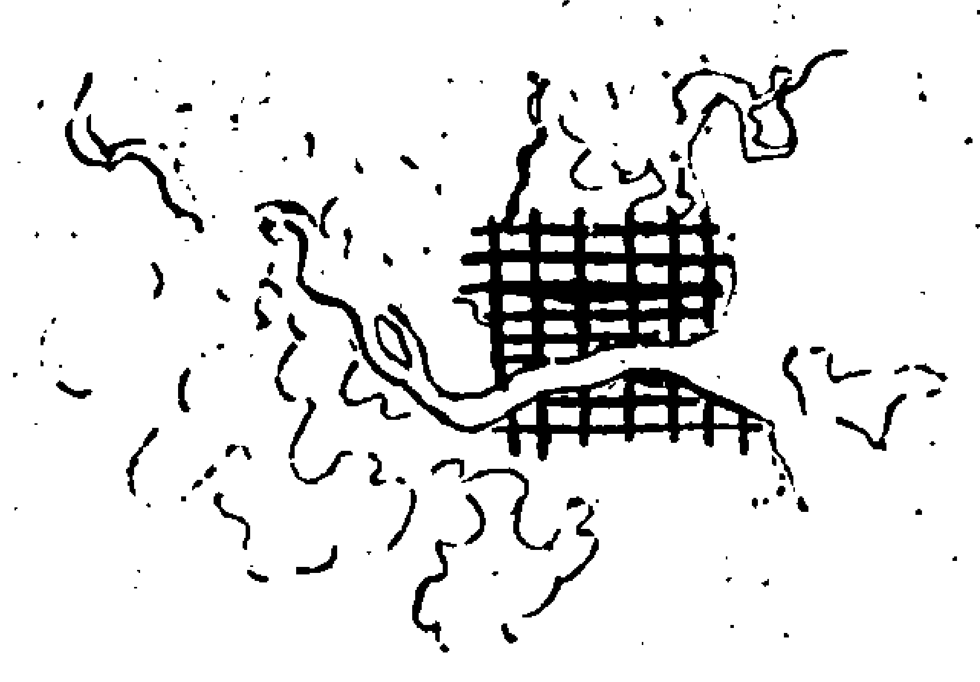


FIG. 5.

mot, pour s'installer dans un monde humain qui ne soit pas le milieu de la nature antagoniste, un monde à nous, d'ordre géométrique? L'homme ne travaille que sur la géométrie. Les rails sont d'un parallélisme absolu, les talus sont la réalisation d'épures géométriques; les ponts, les viaducs, les écluses, les canaux, toute cette création urbaine et suburbaine qui se développe au loin dans les campagnes montre que lorsque l'homme agit et veut faire acte de volonté il devient forcément un géomètre et crée sur la géométrie. Sa présence se traduit par ceci que, dans un paysage qui est un fait de la nature, se présentant sous un aspect accidentel, le travail humain n'existe que sous la forme de droites (fig. 5), de verticales, d'horizontales, etc. Et c'est ainsi que se tracent les villes et que se font les maisons, sous le règne de l'angle droit.

Le fait de reconnaître à cet angle une valeur décisive et capitale est déjà une affirmation d'ordre général très importante et déterminante en esthétique et, par conséquent, en architecture.

Toutefois, à ce sujet, persiste encore la confusion. Dans un livre intitulé « *Eupalinos ou l'Architecte* », Paul Valéry a réussi à dire en poète des choses sur l'architecture qu'un professionnel ne saurait formuler parce que sa lyre n'est pas accordée sur ce ton : il a senti et traduit admirablement quantité des choses très profondes et très rares que ressent l'architecte lorsqu'il crée; pourtant, dans un dialogue entre Socrate et Phèdre, Valéry suit un raisonnement assez déconcertant.

« Si je te disais de prendre un morceau de craie ou de charbon, dit Socrate, et de dessiner sur le mur, que dessinerais-tu? quel serait ton geste initial? »

Et Phèdre de prendre un charbon, de tracer sur le mur, en répondant :

« Il me semble que j'ai tracé une ligne de fumée; elle va, revient, se noue, se boucle avec elle-même et me donne l'image d'un caprice sans but, sans commencement, sans fin, sans autre signification que la liberté de mon geste dans le rayon de mon bras. »

On n'admettra pas sans étonnement que tel soit le geste initial d'un homme. Pour moi, qui ne suis pas philosophe, qui suis simplement un être actif, il me semble que ce geste premier ne peut pas être vague, qu'à la naissance même, au moment où les yeux s'ouvrent à la lumière, surgit immédiatement une volonté : si l'on m'avait dit de tracer quelque chose sur le mur, il me semble que j'eusse tracé une croix, qui est faite de quatre angles droits, qui est une perfection portant en soi quelque chose de divin et qui est en même temps une prise de possession de mon univers, parce que, dans quatre angles droits, j'ai les deux axes, appui des coordonnées par lesquelles je peux représenter l'espace et le mesurer.

Aussi bien Paul Valéry semble-t-il arriver à cette conclusion. Un peu plus loin, en effet, Socrate dit de la géométrie : « Je ne sais rien de plus divin, de plus humain, de plus simple, de plus puissant ...»

Elie Faure me disait un jour : « Pourquoi un pont est-il si émouvant? » Nous reconnûmes que parmi les œuvres de l'homme à travers les âges, le pont était la seule œuvre qui fût faite totalement d'une géométrie aussi pure qu'elle était nette à nos regards. Jeté par-dessus les sinuosités capricieuses du fleuve, les éboulements de terre ou les masses heurtées des rochers, parmi les mollesses des bocages, le pont comme un cristal étincelle ferme et volontaire dans le tumulte environnant.

C'est une volonté d'homme écrite dans une œuvre d'homme.

Je vous ai montré par les images que je dessinais sur le tableau que l'homme qui acquérait petit à petit un outillage formidable, découvre inconsciemment, puis retrouve ensuite consciemment par le calcul, le principe essentiel de ses agissements; il retrouve ses « standarts » : la loi de géométrie.

Il arrive à ressentir d'autant plus le divin qu'il a renoncé au travail de ses mains lourdes en le déléguant à la machine qui, basée sur la géométrie, peut exécuter en toute efficacité les conceptions de son esprit. L'homme pratiquant la géométrie et travaillant dans la géométrie, est accessible alors à cette qualité de joies supérieures qui s'appellent les joies d'ordre mathématique, et nous arrivons ainsi à admettre que dans une humanité occupée presque exclusivement de géométrie, comme c'est le cas actuellement, les arts et la pensée ne peuvent se tenir éloignés de ce phénomène géométrique et mathématique.

Je crois que jamais jusqu'à présent nous n'avons vécu dans une telle période de géométrie : si l'on songe au passé, si l'on essaie de se figurer ce qu'il était, on sera frappé de voir que nous vivons dans un monde de géométrie presque pure, de géométrie humainement pure, suffisamment pure à nos yeux : tout, autour de nous, est géométrie; jamais nous n'avons vu si clairement des formes, cercles, disques, rectangles, angles francs tracés avec une netteté si grande, si tranchante : des cylindres, des sphères purs. Le machinisme nous a valu un aspect de notre monde absolument neuf, aspect que les autres siècles ne pouvaient revêtir. Les grands mathématiciens eux-mêmes, Pythagore, Copernic et tant d'autres, étaient obligés de s'offrir mentalement ces délectations, alors que nous les avons quotidiennement sous la main.

Dès lors, on peut dire que nous sommes aptes à admettre un art qui soit formé en grande partie d'éléments géométriques et qui aboutisse aux jouissances mathématiques. Déjà, la peinture, précédant les autres arts parce qu'elle est un art plus facilement réalisable — je ne dis pas en conception, mais matériellement — et que son évolution est plus rapide que celle de l'architecture qui ne peut-être que la conséquence de moyens définitivement acquis, déjà la peinture avait exprimé par le cubisme cette tendance vers l'esprit géométrique et les satisfactions d'ordre mathématique; les efforts qui ont suivi le cubisme ont poussé de plus en plus dans ce sens.

Je ne dirai pas que le public lui-même ait suvi le mouvement; au contraire, nous sommes en face d'une réaction violente,

choc en retour, dernière vague semblable à la réaction romantique de la fin du XIXe siècle, opposition, haine et protestation contre la machine. Nous sommes aujourd'hui de nouveau en état de protestation contre des choses qui fatalement seront les nôtres; ces protestations n'ont d'autre résultat que de nous faire perdre un peu de temps; les choses vont leur chemin. Dans le domaine des arts, dans le domaine de la peinture, le phénomène de géométrie interviendra de plus en plus; la peinture considérée jusqu'ici comme normale, permise, celle d'imitation, ne pourra durer. Elle sera remplacée par un faisceau de faits plastiques neufs qui, d'une part, la débarrasseront de l'intérêt qu'elle pouvait avoir au point de vue représentatif — je fais allusion au cinéma et à la photographie qui absorbent à eux seuls toutes les curiosités d'ordre représentatif — et qui, d'autre part, feront qu'elle ne pourra plus vivre que par les rapports qui existent entre ses couleurs, ses masses, ses lignes, par conséquent, que par la proportion et les qualités d'ordre mathématique qui s'y trouvent. Et bien entendu par un lien sensible indispensable avec notre milieu ambiant.

Nous arrivons donc au phénomène de géométrie dans l'architecture, en un temps où, je crois, l'architecture peut commencer à se formuler parce que des moyens existent.

L'architecture ne se serait pas formulée il y a quinze ou vingt ans, parce que nous ne disposions pas d'une manière indiscutable de ce moyen qu'est le ciment armé.

Certes, le ciment armé existe depuis une soixantaine d'années, mais il n'est pratiqué couramment et admis par tous que depuis peu de temps. Ce moyen devenu commun et mis à la disposition de tous, est, je le répète, à base orthogonale; logiquement il procède élémentairement de l'angle droit; il est donc fait pour nous séduire puisqu'il contient un principe fondamental de notre joie esthétique,

Je m'excuse, pour ce que je vais dire, de prendre des exemples dans mes travaux et ceux de mon associé, Pierre Jeanneret, désirant ne parler que de choses que je connais bien et éviter ainsi des erreurs possible.

On est accoutumé à ne rechercher le phénomène architectural que par l'étude des palais; ceux-ci évidemment représentent un certain aboutissement. Mais je parlerai simplement de la maison, qui est un prétexte bien suffisant pour formuler les lois et les règles de l'architecture. L'architecture actuelle s'occupe de la maison, de la maison ordinaire et courante, pour hommes normaux et courants. Elle laisse le palais. Étudier la maison pour homme courant, « tout venant »

c'est retrouver les bases humaines, l'échelle humaine, le besoin type, la fonction type, l'émotion type.

La maison a deux fins. C'est d'abord une *machine à habiter*, c'est-à-dire une machine destinée à nous fournir une aide efficace pour la rapidité et l'exactitude dans le travail, une machine diligente et prévenante pour satisfaire aux exigences du corps : confort. Mais c'est ensuite le lieu utile pour la méditation, et enfin le lieu où la beauté existe et apporte à l'esprit le calme qui lui est indispensable ; je ne prétends pas que l'art soit une pâtée pour tout le monde, je dis simplement que, pour certains esprits, la maison doit apporter le sentiment de beauté. Tout ce qui concerne les fins pratiques de la maison, l'ingénieur l'apporte ; pour ce qui concerne la méditation, l'esprit de beauté, l'ordre qui règne (et sera le support de cette beauté), ce sera *l'architecture*. Travail de l'ingénieur d'une part ; architecture d'autre part.

La maison procède directement du phénomène d'anthropocentrisme, c'est-à-dire que tout se ramène à l'homme, et cela pour cette raison bien simple que la maison n'intéresse que nous fatalement et davantage que n'importe quoi d'autre ; la maison s'attache à nos gestes : c'est la coquille de l'escargot. Il faut donc qu'elle soit faite à notre mesure.

Tout ramener ainsi à l'échelle humaine constitue une nécessité ; c'est la seule solution à adopter, c'est surtout le seul moyen de voir clair dans le problème actuel de l'architecture et de permettre une revision totale des valeurs, revision indispensable après une période qui est, en somme, la dernière vague de la Renaissance, l'aboutissement de près de six siècles de culture prémachiniste, période brillante venue se briser devant le machinisme, période qui, contrairement à la nôtre, s'est consacrée au faste extérieur, palais des seigneurs, églises des papes.

Or, comme je l'ai dit, nous sommes en face d'un phénomène neuf, le machinisme : les moyens de bâtir à l'homme une maison qui soit à son échelle sont totalement bouleversés, enrichis prodigieusement, contraires aux usages au point que tout ce qui nous a été légué par le passé ne nous est plus d'aucune utilité, et qu'une esthétique nouvelle se cherche à tâtons. Nous sommes au début d'une nouvelle *forme* : c'est elle que nous allons essayer d'exprimer.

L'anthropocentrisme, c'est-à-dire la reprise de contact avec l'échelle humaine, c'est en un mot brutal, étudier des portes, étudier des fenêtres ; la maison est une caisse dans laquelle s'ouvrent des portes et des fenêtres ; portes et fenêtres

sont les éléments de l'architecture. On en est arrivé à construire des édifices avec des portes de 12 mètres de haut ou de 3 mètres; elles sont aussi inappropriées l'une que l'autre; on a distendu les mesures licites, on a créé petit à petit un code de mesures arbitraires, alors que nous conservions immuablement notre taille de 1 m. 80. Il y a donc à faire une revision des mesures, une revision des éléments de l'architecture.

Je viens de dire que portes et fenêtres sont des déterminantes de l'architecture; ce n'est pas un paradoxe et l'on peut s'en assurer en étudiant l'histoire de la fenêtre.

Au temps des Romains, les maisons de Pompéi nous montrent qu'il n'y avait pas ou à peu près pas de fenêtres; il y avait seulement de grandes baies ouvrant sur des jardins ou des cours intérieures. La grande baie était le passage de lumière et il y avait la porte qui était un passage d'homme *(a)*.

Dans nos pays, le climat et un autre concept de la vie

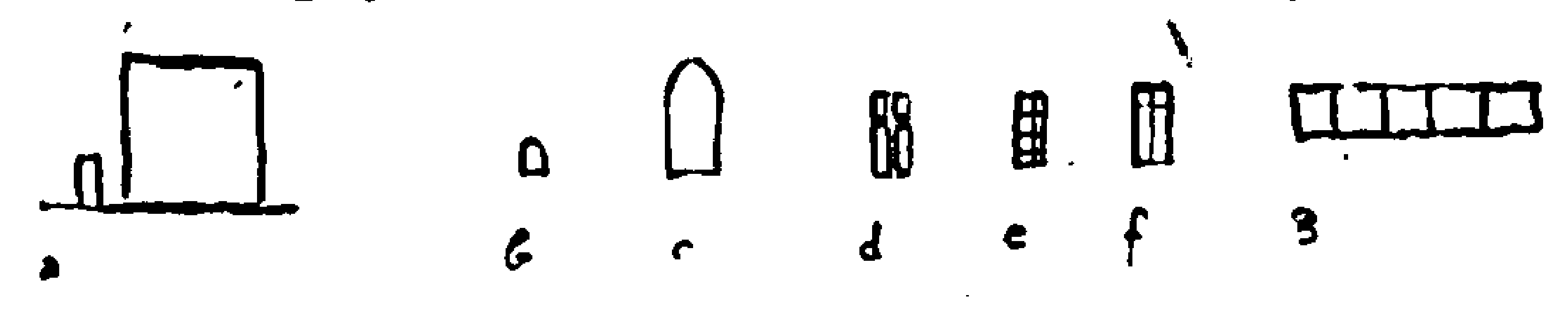


FIG. 6.

réclamaient autre chose; or, faire un trou dans un mur était une grosse difficulté : il fallait bâtir au-dessus de ce trou, franchir une portée; l'arc ne pouvait pas être très grand; les fenêtres étaient donc petites *(b)*.

Avec la découverte du tiers-points et les systèmes de contre-butement, on réalisa plus tard la fenêtre gothique *(c)* qui permit de gagner en largeur, comme on le voit dans les cathédrales; mais, dans la maison, il était impossible de dépasser une certaine largeur parce qu'il eût fallu pousser l'arc trop haut; les hauteurs d'étage auraient été démesurées. Les fenêtres restèrent donc petites, quitte à se multiplier. Puis, la Renaissance vit surgir les fenêtres à meneau de pierre *(d)* qui, jusqu'à nos jours allaient demeurer intégralement les mêmes; avec, à noter toutefois, la disparition des meneaux qui, ne se retrouvent plus dans les constructions à partir de Louis XIV; ce sont des fenêtres qui deviennent de plus en plus à bonne échelle humaine; sous Louis XVI, on fait de la maison type de série bien à l'échelle humaine *(e)* : et puis enfin Haussmann, dans ses travaux de Paris, fixe la forme et la dimension d'une fenêtre qui a droit de cité partout, qui paraît parfaite au point qu'il semble qu'on n'en changera

plus (1). Je passe sur la fenêtre d'après 1900, privée de raisons sérieuses, conséquence d'une architecture de plâtre et de carton-pâte venue des palais d'exposition.

Ainsi toute l'esthétique architecturale découle d'un simple fait pratique, la hauteur d'étage, et elle va se trouver bouleversée par un phénomène technique nouveau, par le ciment armé.

Les fenêtres, jusque-là, ne pouvaient être élargies utilement parce qu'il aurait fallu faire des voûtes plates très longues difficilement réalisables ou des arcs, ce qui eût porté les plafonds trop haut. Mais voici que la maison peut se construire avec ces poteaux en ciment armé que vous connaissez, de 15 à 20 centimètres de section et espacés de 5 mètres en moyenne, laissant entre eux un vide tel que la maison qui se bâtissait autrefois avec des murs, ne se construit plus qu'avec ces poteaux. Désormais la nouvelle maison à étages va se présenter en façade sous la forme d'une énorme grille constituée par les poteaux et les traverses de ciment armé, laissant entre eux des vides totaux.

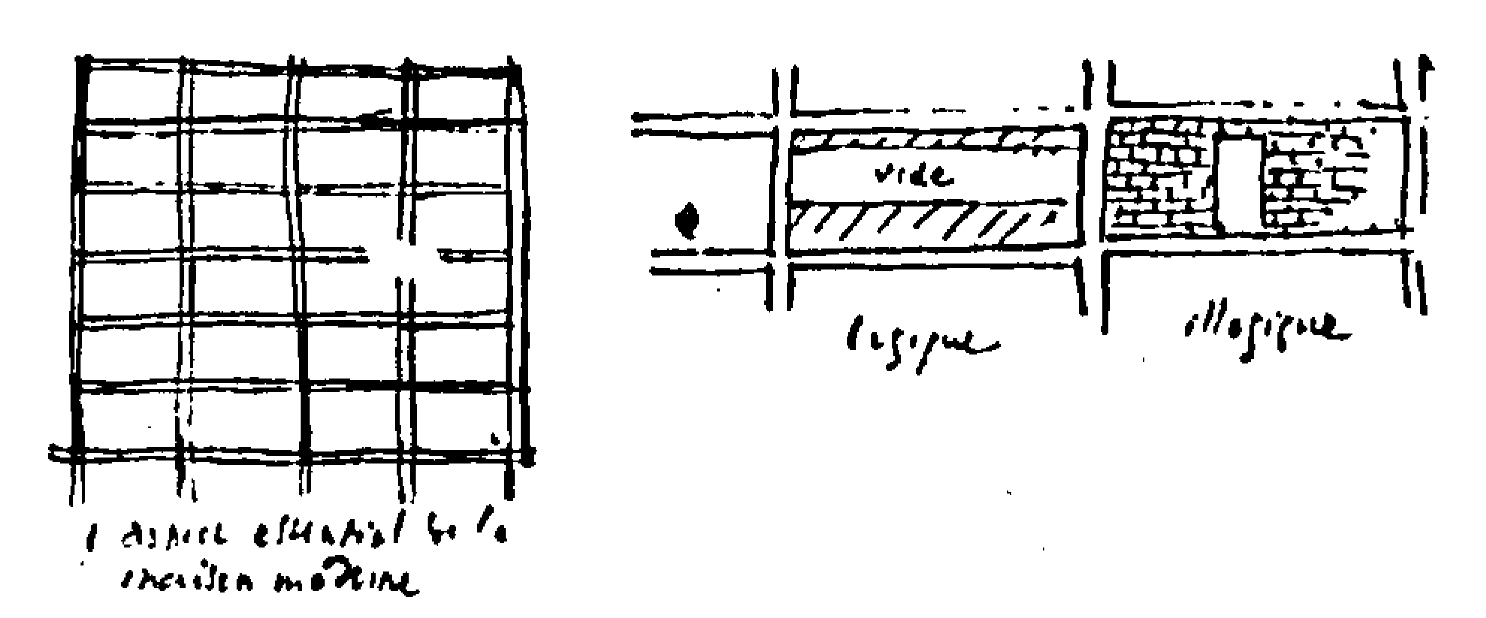


FIG. 7.

A ce moment surgissait fatalement un problème, à propos duquel je me suis livré à des recherches que je ne prétends pas concluantes, mais que je soumets à l'examen de manière à arriver peu à peu à un système logique et défendable.

A quoi bon, ai-je dit, remplir cet espace, puisqu'il m'est donné vide. A quoi sert une fenêtre, sinon à éclairer des murs? Et ceci n'est pas un truisme, c'est une profonde réalité architecturale. Si une fenêtre courante éclaire le mur d'en face, elle éclaire moins les murs latéraux et pas du tout la paroi dans laquelle elle est percée : deux zones d'ombres noient la moitié de la chambre. Par contre si je conserve vide, tout l'espace disponible, j'obtiens la sensation architecturale primordiale, physiologique, capitale, celle de la lumière : on se sent bien dans la lumière. C'est ainsi que je suis arrivé à

admettre qu'une fenêtre en longueur, égale en superficie à une grande fenêtre en hauteur, lui est bien supérieure, puisqu'elle permet d'éclairer les murs latéraux. (Elle a aussi d'autres conséquences pratiques dans l'agencement des pièces, ceci dit en passant.)

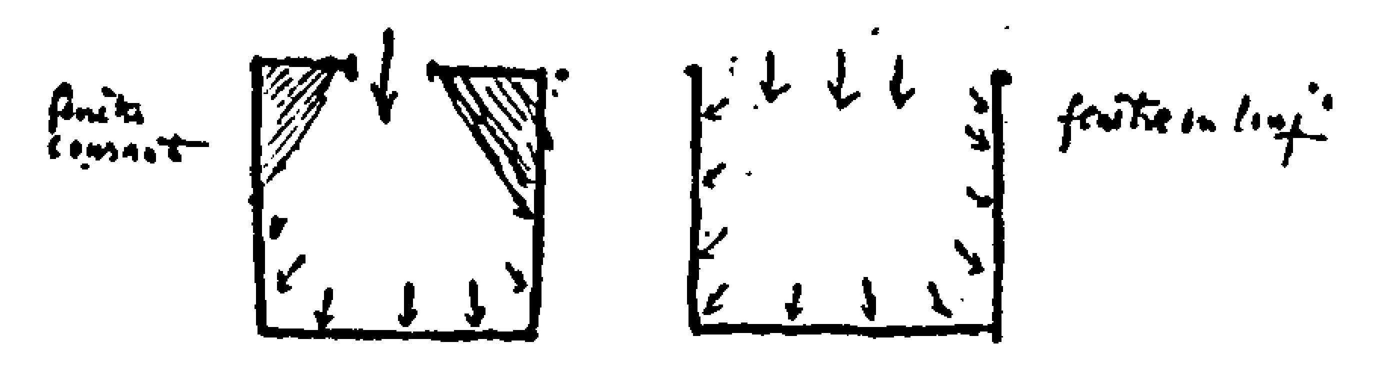


Fig. 8.

De là on peut déduire toutes sortes de conséquences, mais ce que je tiens à marquer c'est la force d'un phénomène anthropocentrique. Je place avant tout l'homme dans son milieu en me demandant ce qu'il lui faut pour qu'il ait des sensations agréables. J'en déduis que cette fenêtre a physiologiquement un avantage. Et c'est ainsi que je me trouve en présence d'un cadre d'architecture singulièrement bouleversé. *(Applaudissements.)* (*g.* Fig. 6.)

Jusqu'à 1900, quand on parlait de maisons, on entendait par là des murs et un toit; c'étaient les deux parties déterminantes de la maison. Sans faire de mot d'esprit, on peut dire que les murs et les toits n'existent plus, n'ont plus de raison d'exister. Je vais au surplus essayer d'expliquer ce que vous pourriez prendre pour une boutade.

Autrefois, un mur avait différentes fonctions: il servait à se défendre des malfaiteurs; murs de villes, de forteresses, de maisons, tout cela reposait sur une idée de défense. Cette première utilisation disparaissant, les murs sont restés, parce qu'ils avaient une autre fonction, celle de porter les planchers. Ils devaient être épais, puisqu'on les élevait avec des pierres qui s'assemblent difficilement, surtout lorsque l'on ne dispose pas de liant, c'est-à-dire de mortier à forte prise, lequel n'a fait son apparition qu'à la fin du XIXe siècle; on ne disposait que de boue, d'argile ou de chaux faible pour assembler tant bien que mal des pierres ou des caillloux: il fallait donc faire des murs épais pour les faire suffisamment solides.

Lorsque apparaissent les ciments artificiels, liants plus durs que la pierre, de suite l'on songe à faire des murs moins épais. Mais cette invention aboutissant à la création du ciment armé fit envisager bientôt la suppression même des murs portants. Avec les poteaux dont on se sert aujourd'hui, j'ai le droit de

dire que le mur est supprimé. Je n'ai plus qu'à boucher l'intervalle entre deux poteaux pour me défendre du froid, du chaud ou des intrus, en remarquant qu'un mur mince, mais double est plus efficace qu'un mur simple et épais.

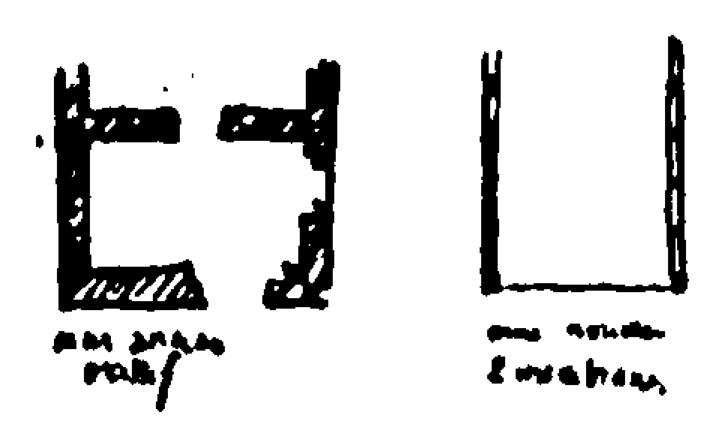


Fig. 9.

Grâce aux matériaux modernes, le mur n'est plus constitué que d'une fine membrane de briques ou de tout autre produit formant cloison, doublé d'une seconde membrane à l'intérieur; ce qui était autrefois un organe portant est devenu un simple remplissage : poussant les choses à l'absurde, je pourrais sans difficulté et sans danger faire des murs en papier : la solidité de l'édifice n'en souffrirait pas.

Voilà donc un phénomène nouveau en architecture; je n'ai plus à faire intervenir les fortes épaisseurs et les grandes surfaces de murs qui portaient en soi un système esthétique déterminé.

La technique moderne nous conduit encore à d'autre conséquences. Le comble incliné était, autrefois, le seul moyen d'évacuer les eaux de pluie. Or, à la fin du XIXe siècle, nous disposons de liants, comme le ciment de Portland, qui permettent de faire des toitures plates, en terrasse, absolument étanches.

Je sais qu'en avançant cette affirmation je vais susciter des doutes, mais je la maintiens catégoriquement. Si beaucoup de constructeurs ont manqué des toitures en terrasse, c'est parce qu'ils s'y sont mal pris, mélangeant de vieux principes avec les nouveaux procédés.

Autrefois, les toits étaient constitués par une charpente de bois, les pluies s'écoulaient par les gouttières : on n'avait pas d'autre moyen. Mais aujourd'hui, on dispose d'autres moyens et l'on peut très bien faire une aire en ciment armé qui permette d'évacuer les eaux de pluies, non plus à l'extérieur, mais à l'intérieur de la maison, en construisant cette terrasse en cuvette.

C'est là un perfectionnement important, comme j'ai pu m'en rendre compte. Appelé à construire une maison à 1.000 mètres d'altitude dans un climat très dur, avec de

fortes chutes de neige, j'ai été à même d'étudier les choses comme elles se passent réellement et une fois de plus à constater combien une innovation technique entraîne un jeu de conséquences considérables et inattendues.

Les maisons du haut Jura ont des poêles en faïence qui répandent une chaleur douce à chaque étage : si, par malheur on y introduit le chauffage central, la chaleur se répand dans tout l'immeuble, jusque dans les combles; la partie inférieure de la couche de neige en contact avec le toit, se met à fondre et l'eau ruisselle sur les tuiles, sous la couche de neige.

Or, au droit du mur, au bas du toit, l'effet de chaleur cesse (songez que le froid atteint parfois — 18°); aussitôt l'eau qui ruisselait sur la tuile ou l'ardoise se congèle formant des stalactites de glace qui restent suspendues aux gouttières et les arrachent.

Mais l'introduction du chauffage central a des conséquences bien plus graves et je les ai expérimentées à mes dépens en construisant à la même altitude un grand cinéma de 1.200 places. Je pense que cette expérience est une expérience type, une vraie expérience de laboratoire, car rarement les conditions sont si franchement réalisées. Ma salle de cinéma, de large portée, était recouverte d'un comble sur lequel s'amassait en un jour une couche de neige de plus d'un demi-mètre d'épaisseur. Le chauffage central chassait de l'intérieur une masse d'air chaud sous la tuile. A cette chaleur s'ajoutait vers minuit celle dégagée par douze cents spectateurs. Au dehors vingt degrés de froid; à l'intérieur vingt ou trente degrés de chaud. Ma toiture dans la nuit fumait comme une immense bouilloire : la vapeur s'élevait dans le ciel en nuages épais! Entre la couche de neige et la tuile, des milliers de litres d'eau ruisselaient. Mais!

Mais au droit du mur extérieur et du toit, le chauffage cessait ses effets. Le froid seul régnait. — 20° ! Sous la couche de neige, l'eau avait imprégné la tuile; elle avait imprégné la neige aussi. Le chéneau, hors du mur était plein de glace; au-dessus, c'est-à-dire l'avant-toit, jusqu'au droit intérieur du mur, la tuile, l'eau et la neige ne formaient qu'un compact de glace. Donc une muraille de glace, donc un rebord infranchissable à l'eau ruisselant de tout cet immense comble : les milliers de litres d'eau, suivant la loi des vases communiquants, trouvèrent leur issue par delà le premier rang de tuiles à l'intérieur, et passèrent dans la salle de cinéma! Déluge au long des murs, à l'intérieur.

Conclusion logique de cette expérience type : Le toit doit

être en creux et non en bosse; l'eau doit s'écouler à l'intérieur par des conduits placés sous l'influence de la chaleur de la maison et par conséquent dans l'impossibilité de geler. La neige demeure tranquillement tassée sur la terrasse formant un excellent isolement contre le froid.

Si telle est l'unique solution pour les cas les plus sévères, l'on est assuré que cette solution est la solution type pour tous les cas. Le toit soumis aux intempéries doit être creux et écouler ses eaux à l'intérieur, depuis que le chauffage central a été introduit dans la maison.

Dès lors, essayez de vous rendre compte des conséquences esthétiques architecturales, que pourrait avoir dans un pays tout entier, la suppression des toits et leur remplacement par des terrasses.

Il y a une quinzaine d'années, s'était fondée, en Allemagne, une ligue pour la diffusion des toits en terrasse : on trouvait cela joli, esthétiquement parlant. Mais on n'avait pas envisagé le problème par le bon côté, on n'avait pas donné la raison technique qui satisfait l'esprit, qui donne une bonne conscience et permet d'aller de l'avant : avec une raison technique qui confirme l'esprit dans ses droits et le rassure, on peut alors admettre les beautés de la géométrie, de l'orthogonal puisque les voici dorénavant autorisées, même commandées par les conditions techniques essentielles du problème.

Par conséquent, lorsque je dis qu'il n'y a plus de toits, plus de murs, et que ces facteurs réagissent foncièrement sur l'esthétique, je suis amené à rechercher une nouvelle esthétique.

Pour pouvoir être formulée, cette esthétique a besoin de se raccorder à des bases certaines : quelles peuvent-elles être?

Ici encore la physiologie des sensations nous donne un point de départ utile.

Cette physiologie des sensations, c'est la réaction de nos sens devant un phénomène optique. Mes yeux transmettent à mes sens le spectacle qui s'offre à eux. En face de ces lignes diverses que je trace sur le papier, naissent autant de sensations différentes : en face d'une ligne brisée ou continue, le système cardiaque lui-même est influencé; nous ressentons les secousses ou la douceur des lignes que nous regardons.

Cherchons ensuite les répercussions sur notre sensibilité de ces sensations physiologiques; nous arriverons à faire un tri : telle ligne brisée est pénible; telle autre continue, est agréable; tel système de lignes incohérentes nous affecte, tel

autre de lignes rythmées nous balance et vous vous apercevez tout de suite qu'un choix se fait, qu'une préférence s'établit et que vous en revenez fatalement à ce que les artistes ont toujours fait et choisi, à des lignes et à des formes qui satisfont nos sens.

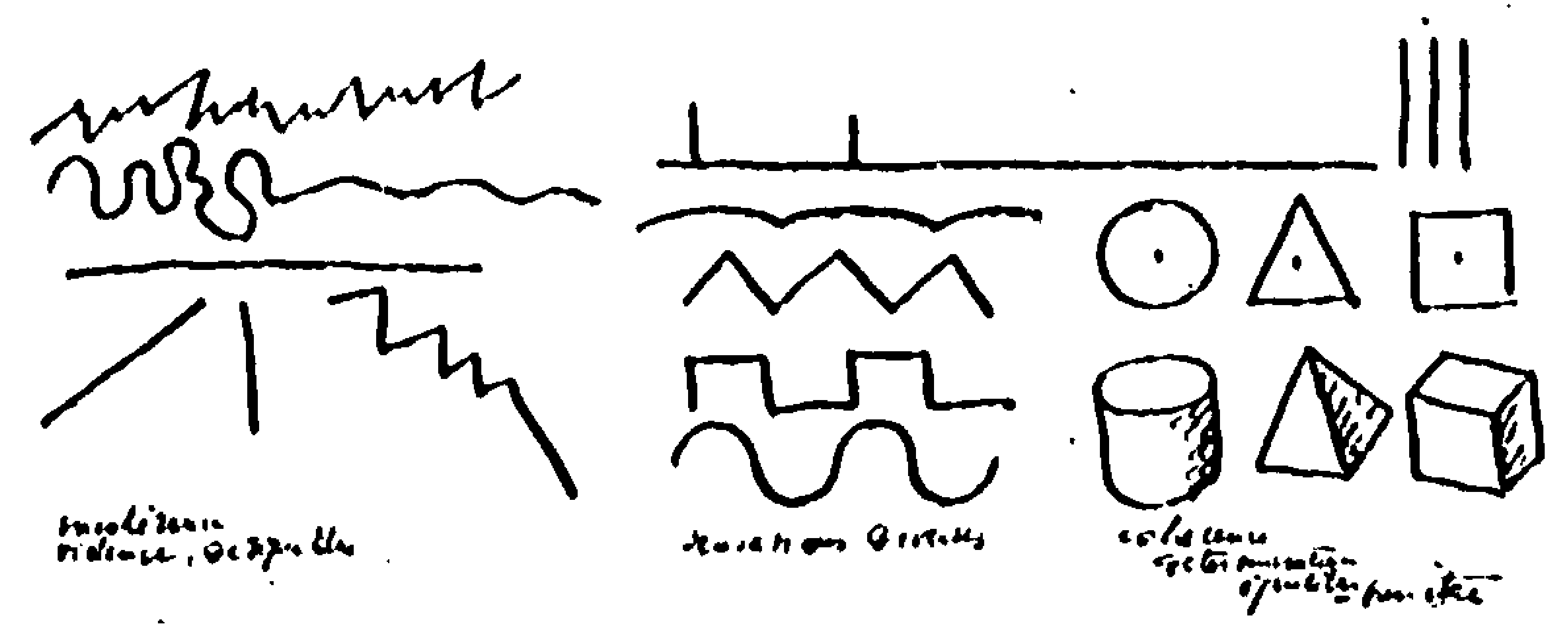


Fig. 10.

Dans ce domaine de lignes et de formes qui satisfont nos sens, nous vérifions encore une fois que la géométrie est toute puissante.

La conséquence sera l'emploi de formes de géométrie pure; ces formes auront pour nous un attrait considérable, et cela pour deux raisons : tout d'abord elles agissent clairement sur notre système sensoriel; ensuite, au point de vue spirituel, elles portent en soi la perfection. Ce sont des formes qui sont générées par la géométrie, des formes que nous appelons parfaites et, chaque fois que nous trouvons une forme parfaite, nous en éprouvons une grande satisfaction. Sachons que nous sommes à une époque où, pour la première fois, grâce au machinisme, nous vivons en cohabitation effective avec les formes pures de la géométrie.

Je voudrais vous faire mesurer comment se précise la composition de l'œuvre architecturale et comment aboutit dans la précision le phénomène géométrique de l'architecture.

J'ai dit que la chose technique précède et est la condition de tout, qu'elle porte des conséquences plastiques impératives et qu'elle entraîne parfois à dest ransformations esthétiques radicales : il s'agit ensuite de résoudre le problème de l'unité, qui est à la clef de l'harmonie et de la proportion.

Les tracés régulateurs servent à résoudre le problème de l'unité.

A la griffe, dit-on, on reconnaît le lion; en d'autres termes, un lion a tous ses organes faits de telle manière qu'une har-

monie existe en lui. Il faut qu'une œuvre architecturale possède les mêmes qualités d'harmonie et qu'à la griffe on reconnaisse le lion.

Quels sont les facteurs émotifs d'une architecture? C'est ce que l'œil voit. Que voit notre œil? Il voit des surfaces, des formes, des lignes. Il s'agit donc de créer de toutes pièces dans l'œuvre architecturale l'essentiel déterminant de l'émotion, c'est-à-dire les formes qui la constituent, qui l'animent, qui introduisent entre elles des rapports appréciables, qui proportionnent les sensations.

C'est là proprement l'invention architectutale : rapports, rythmes, proportions, conditions de l'émotion, machine à émouvoir. Le talent seul agit ici.

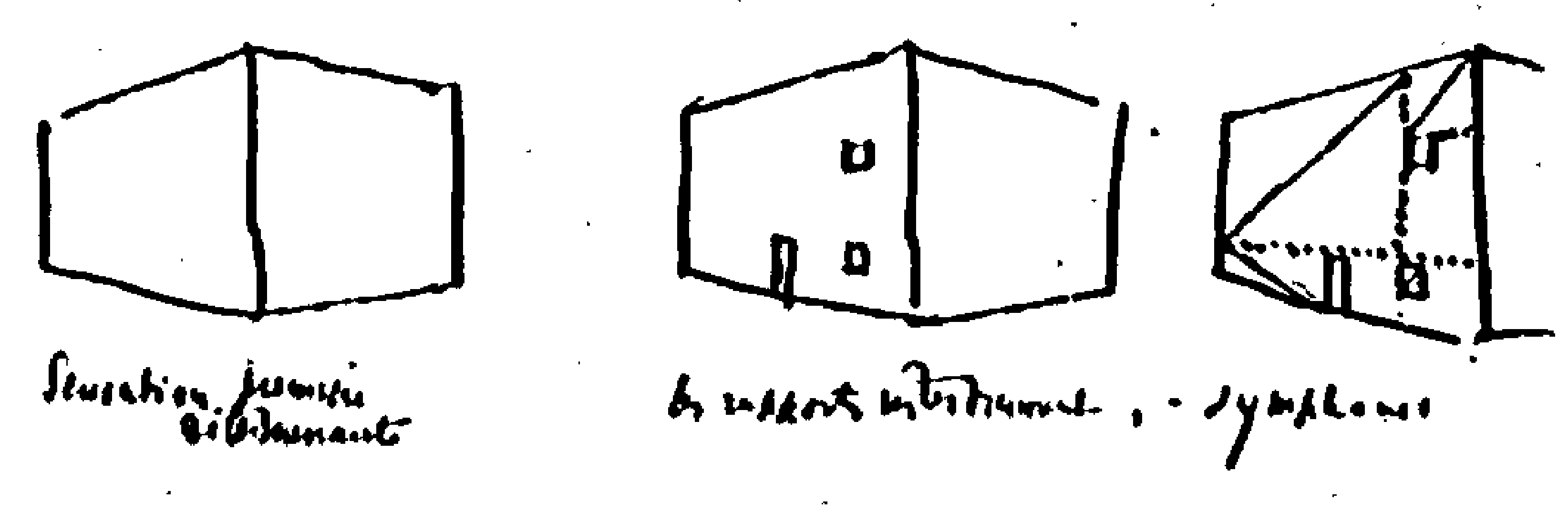


FIG. 11.

Voici comment s'établit l'édifice émotif de l'architecture : premièrement le cube général de l'édifice vous affecte foncièrement et définitivement : c'est la première et la forte sensation. Vous percez une fenêtre, vous ouvrez une porte : immédiatement des rapports surgissent entre les espaces ainsi déterminés; la mathématique est dans l'œuvre. C'est fini, c'est çà l'architecture. Reste à polir le travail en introduisant l'unité la plus parfaite, en réglant l'ouvrage, en régulant les divers éléments : les tracés régulateurs interviennent. (Fig. 11.)

Le tracé régulateur fut très employé à certaines grandes époques, du moins à ce qu'en disent de très bons historiens d'art; c'est ce que j'ai lu, en particulier dans l'admirable histoire de l'architecture de Choisy : celui-ci en dit juste assez pour éveiller en nous le goût de l'unité.

Les tracés régulateurs étaient tombés en désuétude à la fin du siècle dernier : il s'agit donc de reprendre possession de ce moyen si utile et de voir par quel cheminement on arrive au tracé régulateur.

J'ai écrit un jour un chapitre sur le tracé régulateur : un an plus tard, je recevais une lettre d'un confrère d'Amsterdam,

homme de haute valeur, ayant derrière lui une carrière glorieuse de précurseur. Dans sa lettre il me disait que, de tout temps, il avait fait des tracés régulateurs; en même temps, il m'envoyait son livre. J'y trouvai des tracés contre lesquels, quant à moi, je suis obligé de m'élever.

Il donne, par exemple, une façade accolée de tours; son tracé régulateur est formé d'une résille de diagonales par lesquelles il arrive bien — ce n'est pas difficile — à faire passer toutes les lignes de sa construction : ce n'est plus là un tracé régulateur, c'est un canevas (A) ; à ce compte-là, toutes les broderies au point de croix seraient faites au tracé régulateur; le véritable tracé régulateur est celui qui arrive à unifier dans ses caractéristiques tel élément par rapport à l'ensemble, les

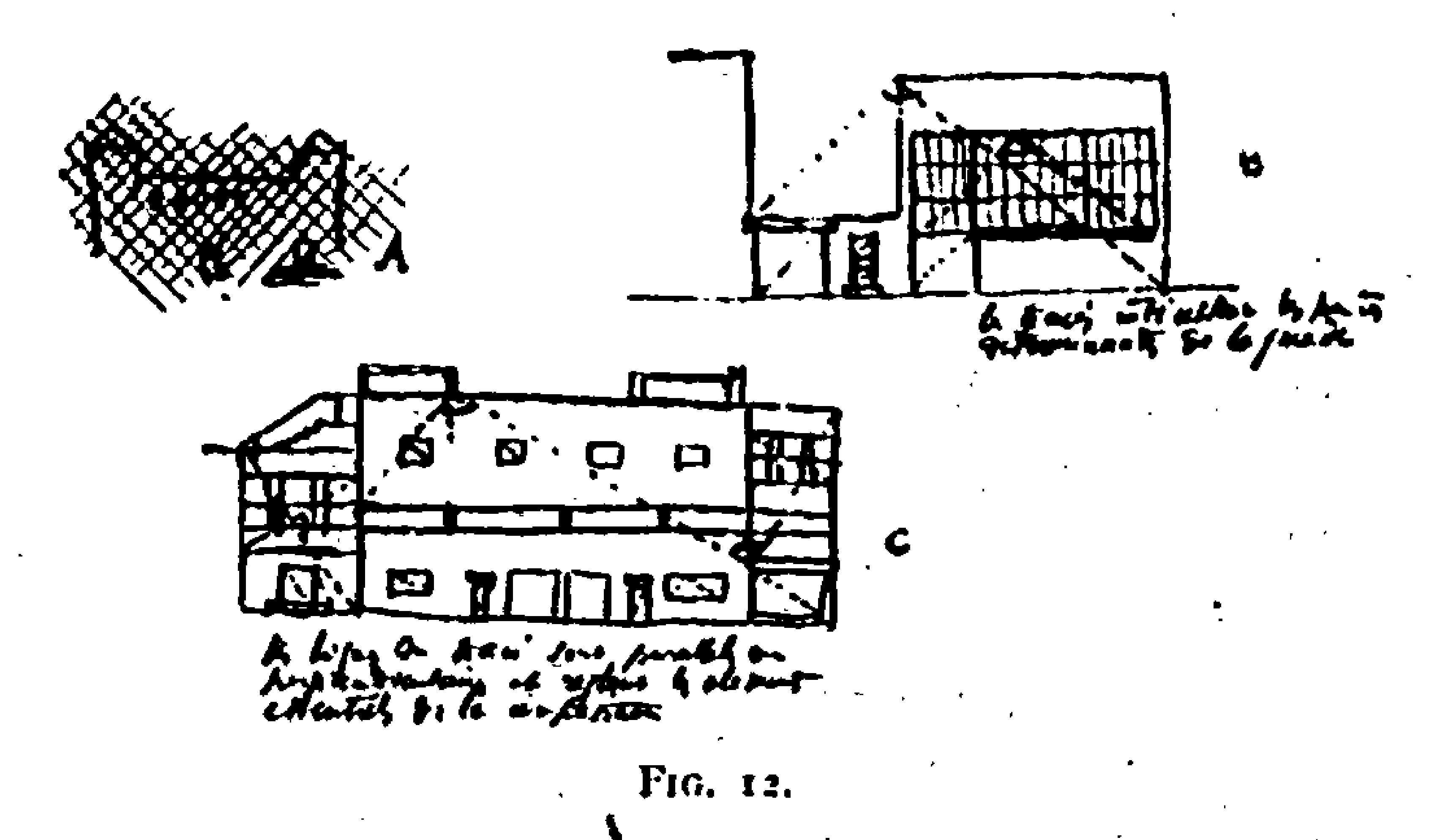


Fig. 12.

fragments les uns à l'égard des autres, qui arrive à découvrir le rapport mathématique susceptible d'animer régulièrement tous les éléments de l'œuvre.

Je vais vous en indiquer rapidement un ou deux pour essayer d'objectiver cette méthode qui doit, en effet, conserver la plus grande réalité et ne jamais tomber dans la phraséologie ni surtout dans l'illusion des graphiques savants.

(Démonstration au tableau, impossible à reproduire sans la figure.)

Vous voyez donc comment j'arrive à raccorder les éléments principaux aux éléments secondaires par un rapport géométrique sensible et authentique.

Pour arriver à ces tracés régulateurs, il n'existe pas de formule unique, facile à appliquer; c'est à vrai dire une affaire d'inspiration, de véritable création; il faut trouver la loi géométrique qui est en puissance dans une composition;

qui la règle et la détermine; à un moment donné elle apparait à l'esprit et elle unifie tout; interviennent alors quelques déplacements, quelques rectifications; une harmonie parfaite règne enfin dans toute la composition.

Laissez-moi pour finir, vous dire encore quelques mots d'une des caractéristiques déterminantes de l'architecture actuelle. Je veux parler de la corniche, qui, en ce moment, a soulevé un problème grave et déchaîné des passions antagonistes.

De même qu'il n'y a pas de murs, pas de toiture, on en arrive presque normalement à formuler ce principe héroïque, grave de conséquences, qu'il n'y a plus de corniche possible. Pas de mur, pas de toit, pas de corniche, aboutissement troublant d'une évolution technique. Quelles conséquences esthétiques, alors!

Supprimer la valeur de la corniche, c'est infliger une grave entorse aux habitudes acquises et cela m'a valu déjà pas mal de protestations plus ou moins motivées. Mais du point de vue esthétique, le seul qui m'intéresse, en définitive, admettre que la corniche doive être supprimée, c'est achever la rédaction d'un code nouveau de l'architecture.

A l'origine, la corniche répondait à une idée : supporter quelque chose. La corniche primitive, ce fut le toit débordant le mur qui le soutenait, principe élémentaire qu'on retrouve dans toutes les constructions primitives; puis, dans le désir de faire mieux, on a supporté les poutres faisant saillie par des corbolets de pierres; ensuite, on a posé sur les corbolets une pierre horizontale sur laquelle on a fait reposer les chevrons de la toiture : la corniche était née. Elle est née. Mais aussi va-t-elle se développer et devenir l'organe capital de toute architecture : la tête en quelque sorte; organe sentimental. La corniche, comme les « ordres » prend la valeur d'un postulat. Impossible de la détrôner sans raison valable!

Tout à coup surgit un procédé nouveau qui supprime la toiture : maintenir la corniche devient un paradoxe; elle n'arrive plus à se dessiner sous la main d'un architecte conscient, sous la main d'un constructeur.

Mais, dit-on, la corniche protège la façade. C'est toutefois un organe qui coûte cher à établir et nous sommes malheureusement ou heureusement en un temps qui oblige à rechercher les solutions les plus économiques. Philosophiquement l'économie est une aspiration élevée. Aussi bien la corniche n'a-t-elle plus de raison d'être puisqu'il suffira de faire en ciment une arête vive, nette comme le bord d'une cuve, qui enverra

les eaux de pluie vers le déversoir central du toit. Et je nie l'efficacité de la prétendue protection que la corniche étend sur les murs : la pluie tombe plus ou moins obliquement, à quoi bon une corniche qui protégera deux ou trois mètres de la façade d'un gratte-ciel de 200 mètres? à quoi bon une corniche même sur une maison de deux étages?

Supprimer la corniche actuellement, c'est aboutir à une conséquence esthétique considérable et véritablement révolutionnaire. Le fait de la supprimer et de pouvoir expliquer cette suppression logiquement, le fait de construire bien, de ne pas faire une construction qui soit incommode, subissant des avaries, représente un des acquits les plus caractéristiques de l'architecture actuelle. Nous en arrivons à une conclusion d'ordre esthétique qui est la conclusion du simple.

Le simple est le résultat de l'économie et je donne à ce dernier mot la plus haute valeur parce qu'il a la plus belle signification. Le grand art est simple; les grandes choses sont simples.

Mais n'oublions jamais — et je finirai par là — que si le simple est grand et digne c'est qu'il n'est, par définition, que la synthèse du compliqué, du riche, du complexe. Il serait désolant de nous voir chavirer dans la mode du simple, si ce simple-là n'est qu'une mode, et cependant c'est à peu près le sort qui nous menace.

Partout on voit simple, et l'on s'extasie en disant : c'est simple! Si c'est une simplicité résultant d'une grande complexité et d'une grande richesse, tout va bien; mais si c'est la pauvreté qui s'exprime sous ces nouvelles modalités comme elle s'exprimait autrefois sous les modalités compliquées du décor, rien n'est gagné, aucun progrès n'est réalisé.

Je souhaite que cette simplicité soit, au contraire, la concentration, la cristallisation d'une multitude de pensées et de moyens.

Ainsi, le tracé régulateur, la suppression de la corniche et du toit conduisent à la simplicité; mais cette simplicité-là exige par contre, une exactitude constructive grande, une précision d'intention et une rigueur de raisonnement absolues; surtout elle requiert l'apport de la proportion, du rapport mathématique, elle entend provoquer cette jouissance d'ordre mathématique qui est, j'ai essayé de le dire au début de cette causerie, l'une des aspirations les plus licites de notre tournure d'esprit moderne.

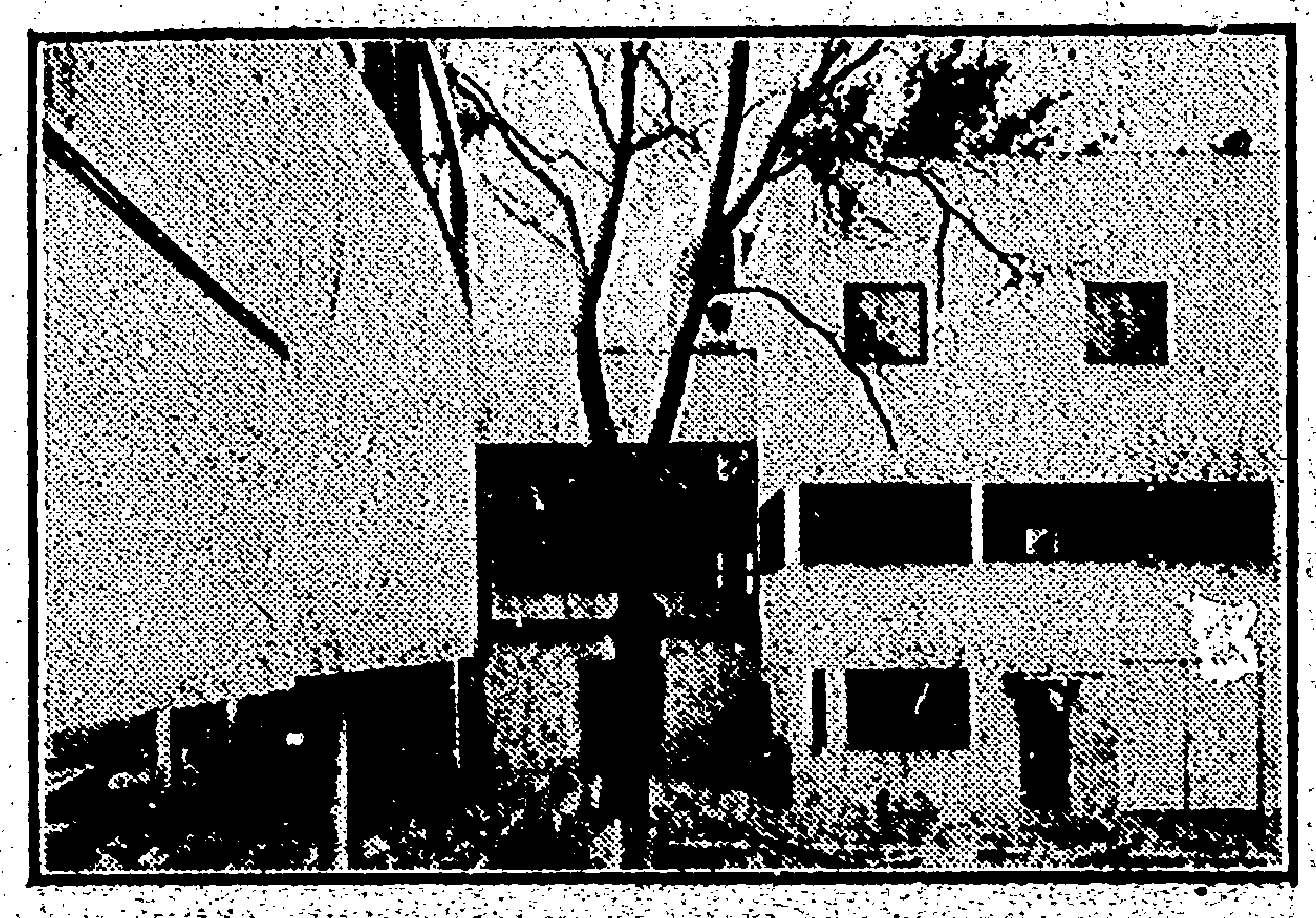
A cet égard, je crois que l'Exposition des Arts décoratifs qui s'ouvrira l'année prochaine, va porter un grand coup ce qu'on appelle encore les « arts décoratifs ». Nous ne sommes

plus dans un temps qui puisse digérer l'art décoratif; il est un vieux reste d'antan qui n'a plus de raisons de subsister devant un renouvellement si complet de notre être mental. Bientôt nous serons excédés des charmes quelque peu obsédants et futiles du décor et nous nous trouverons en face du seul problème qui pourra nous séduire, la pureté, la cristallisation, la chose nette, un peu irrémissible, dure si l'on veut, mais telle que peut la créer l'état d'esprit où nous aura conduit le machinisme, et ses inévitables conséquences; un état d'esprit d'époque requiert de nous la concentration, une violence faite à nous-mêmes. C'est cet esprit d'ordre géométrique, mathématique, qui sera maître des destinées architecturales. De même que la peinture à travers maints avatars se dirige vers de telles destinées, de même l'architecture qui gère par excellence des rapports, sera, elle, le lieu de la pure géométrie.

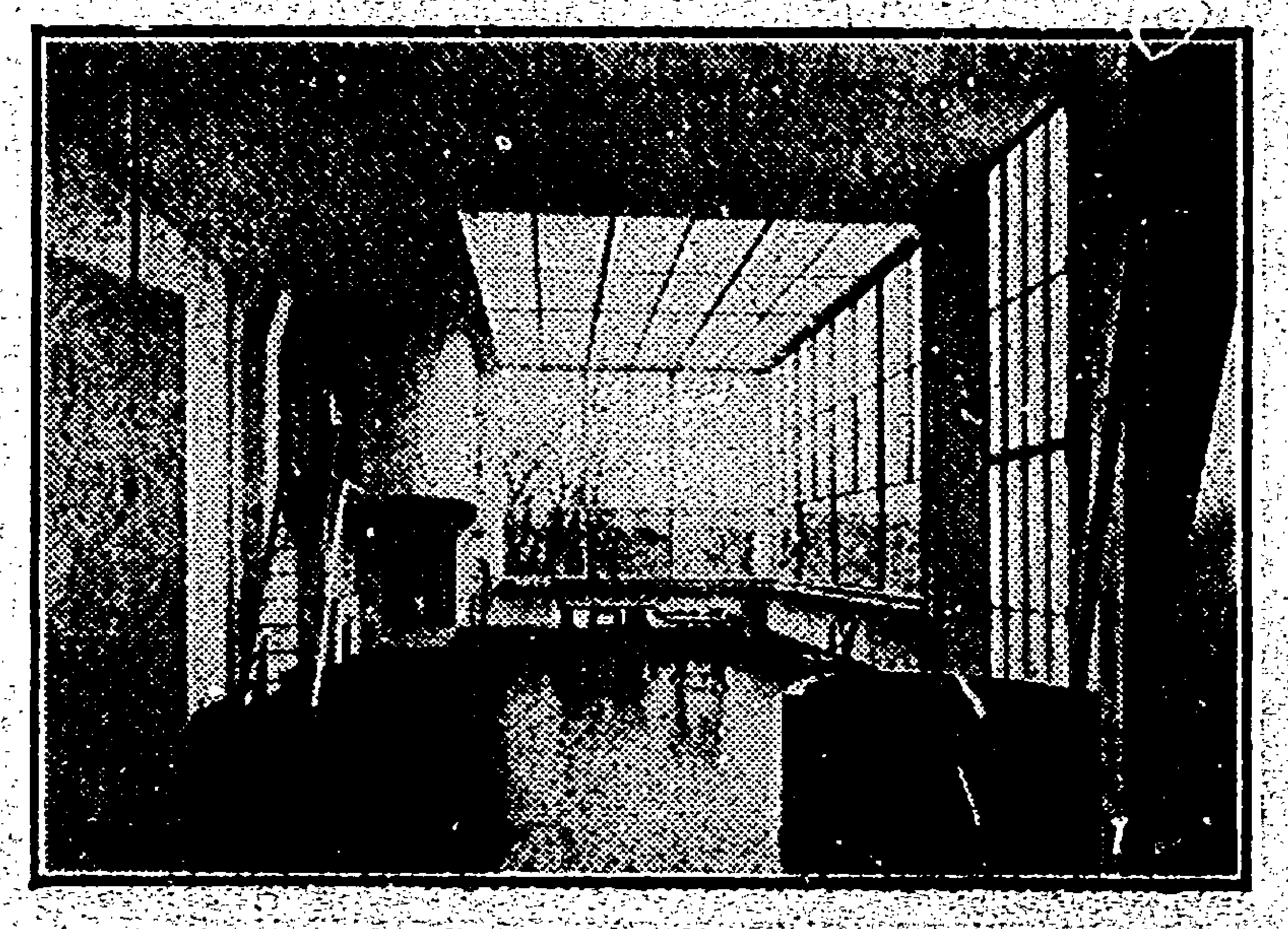
A ce sujet, l'urbanisme qui est la chose éminente sans laquelle l'architecture n'a pas de sens, qui est la seule raison d'être d'une architecture d'époque, l'urbanisme qui cogne à la porte à grands coups de pied, bousculant toutes les torpeurs par la puissance et la rapidité avec laquelle l'événement moderne s'impose, l'urbanisme, dis-je, va nous apporter sur des tracés géométriques, des villes neuves, et qui pourront être aussi bien intra-muros qu'extra-muros. L'urbanisme s'attaquera à la grande ville et n'ira pas construire des cités neuves dans des pays neufs et inconnus : il est fait pour s'appliquer à l'état actuel des villes actuelles. Nous aboutirons à des tracés neufs des villes : qu'il s'agisse de Paris, de Londres, de Berlin, de Moscou ou de Rome, ces capitales devront se transformer totalement sur leur propre milieu, quelques sommes que cela puisse coûter, quelque radical que doive être le bouleversement. Et là encore, je le répète, le seul guide possible sera l'esprit de géométrie. *(Applaudissements.)*

Je terminerai cette causerie en faisant passer sous vos yeux des photographies destinées à objectiver les idées que je viens d'émettre.

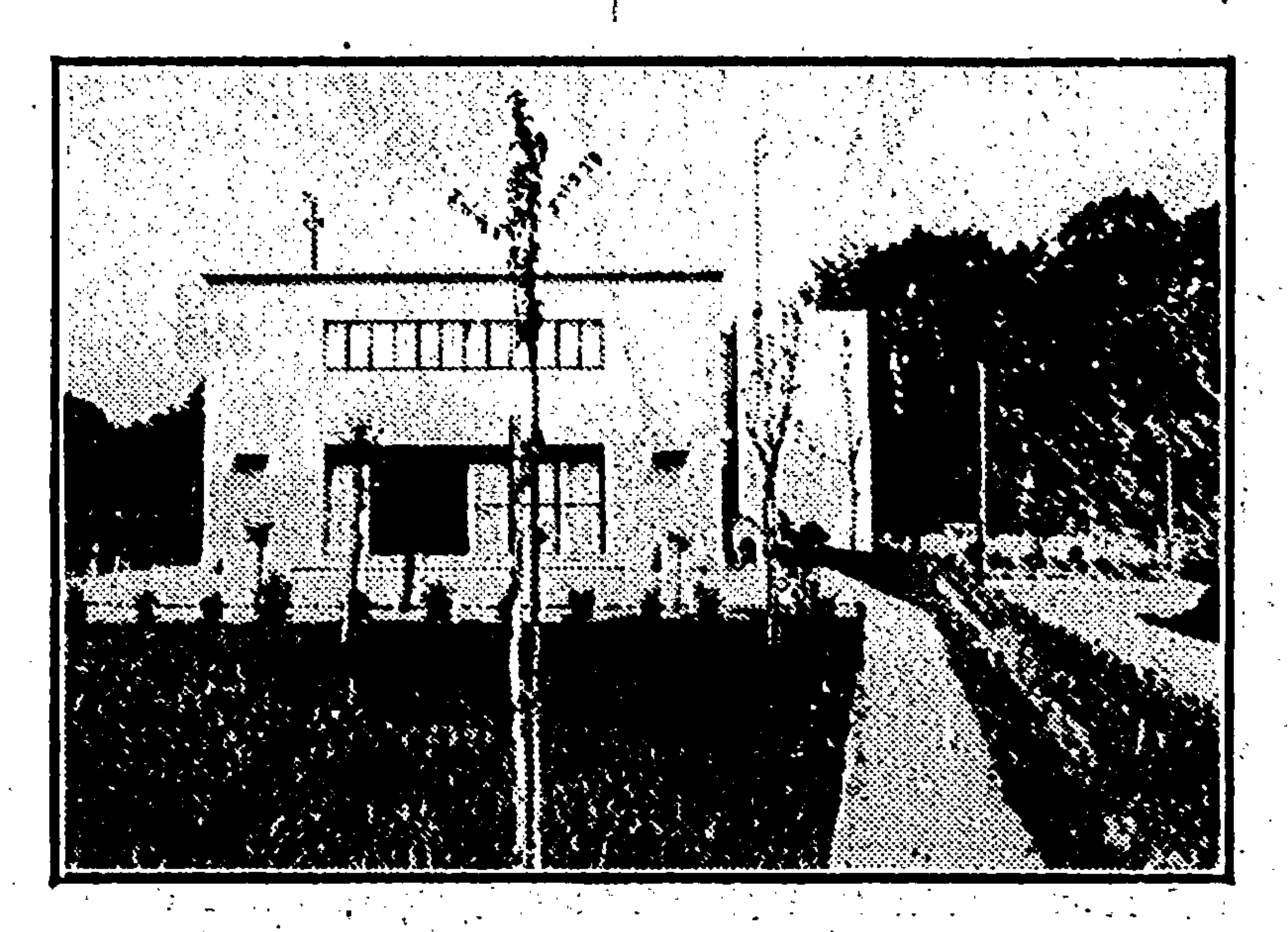
Le Corbusier



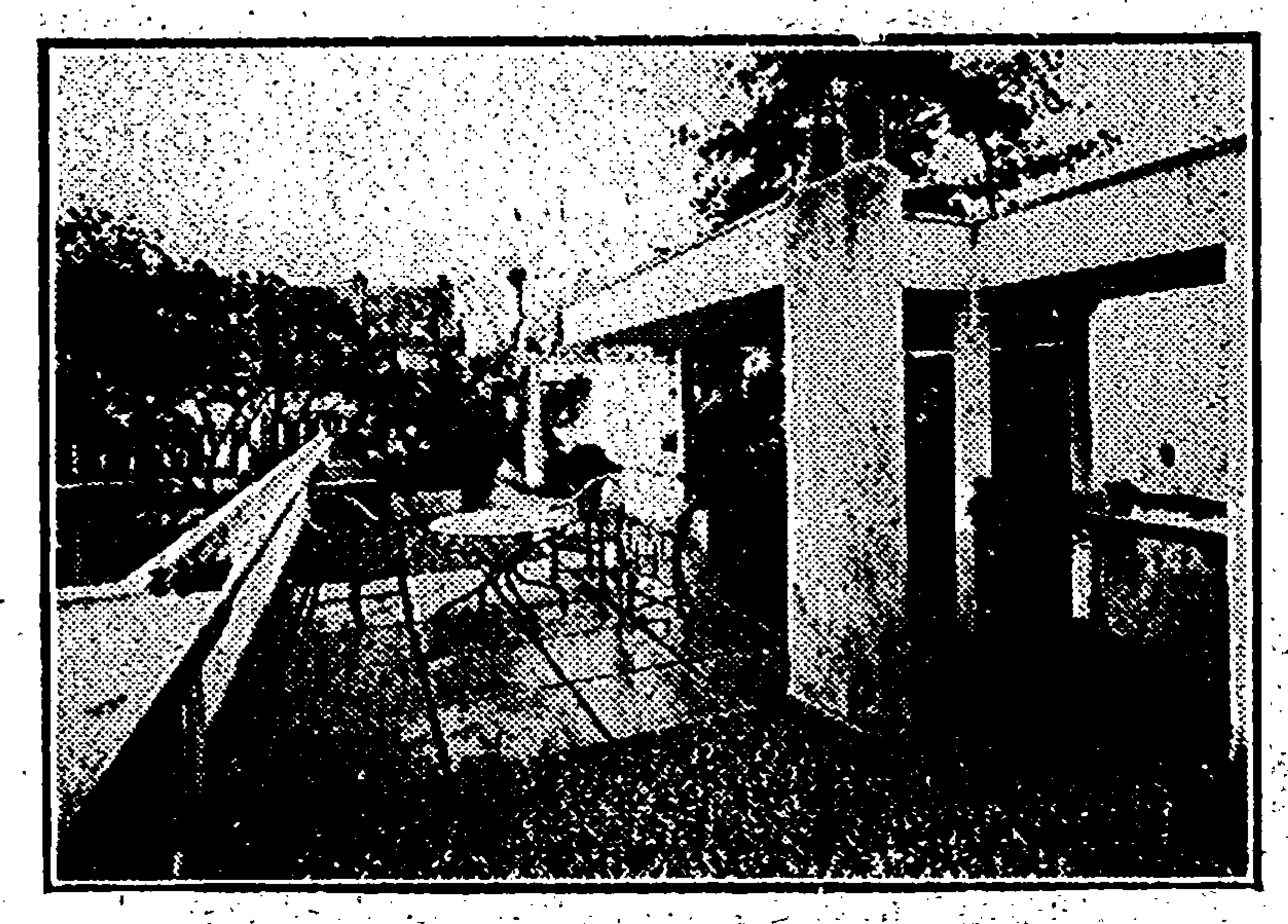
Le Corbusier et Pierre Jeanneret, Hôtel particulier à Auteuil,



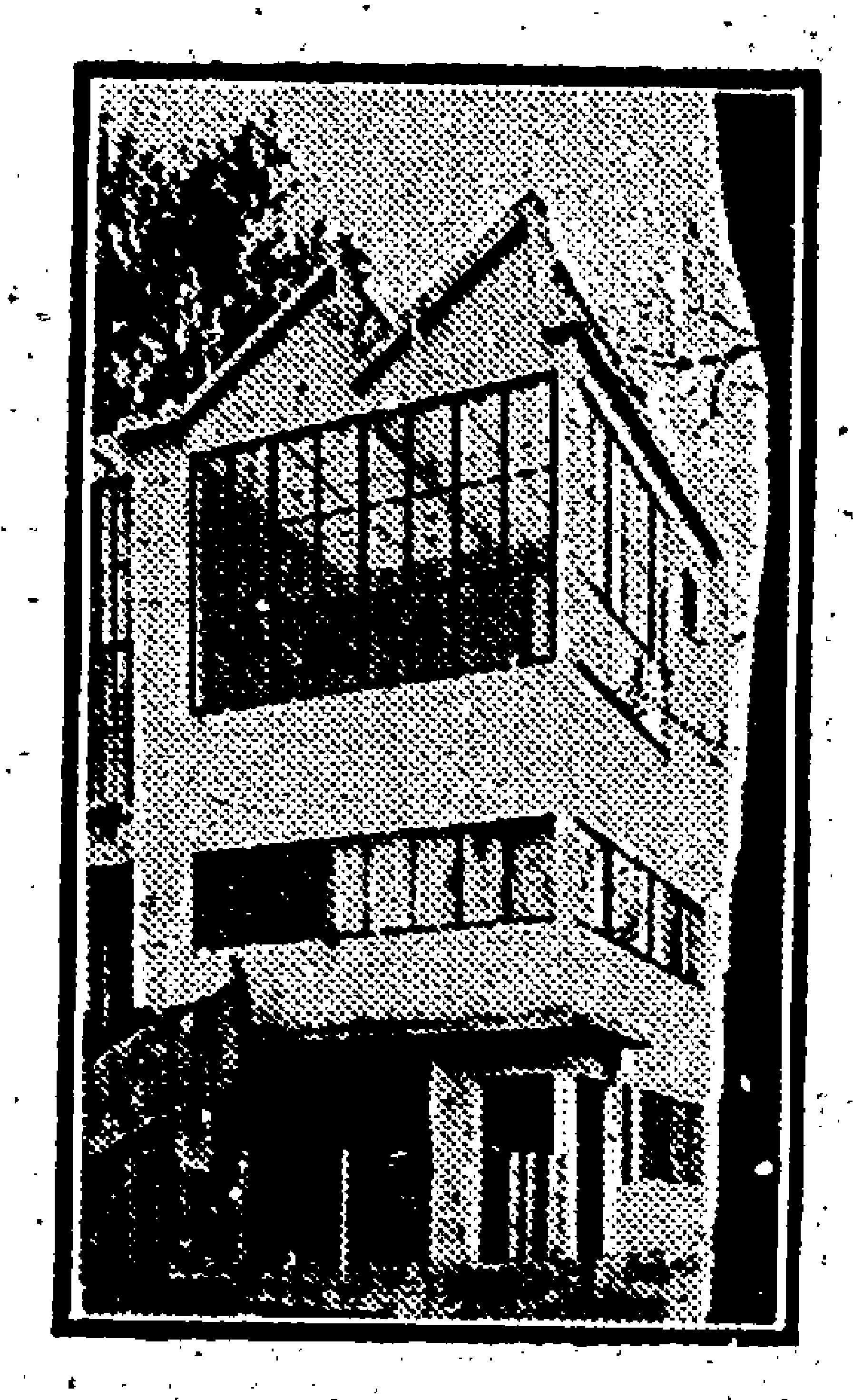
Atelier de peintre (M. Ozenfane).



Maison à Vaucresson.

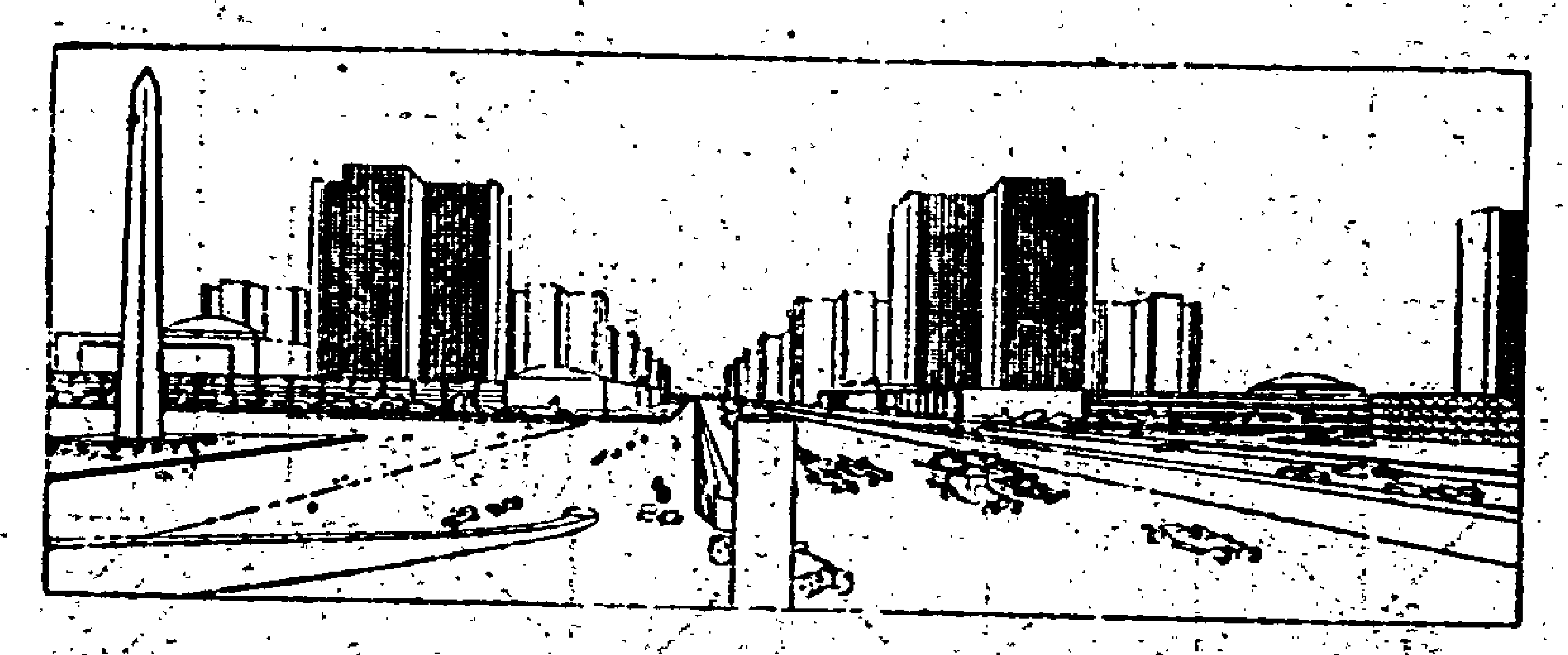


Hôtel particulier à Auteuil ; Jardin sur la toiture en terrasse.



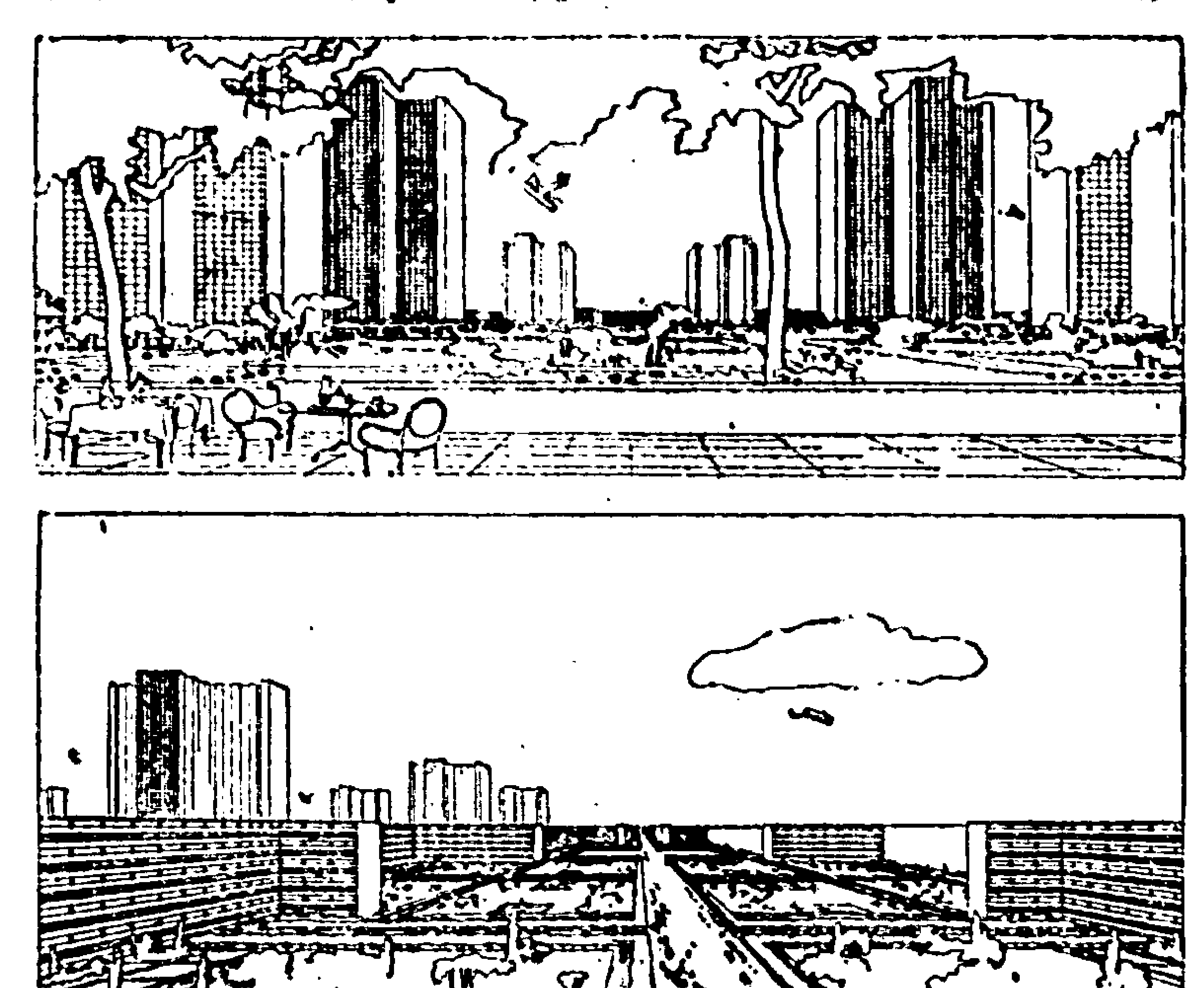
Atelier de peintre

Étude d'une ville contemporaine de 3 millions d'habitants. Salon d'automne 1922.

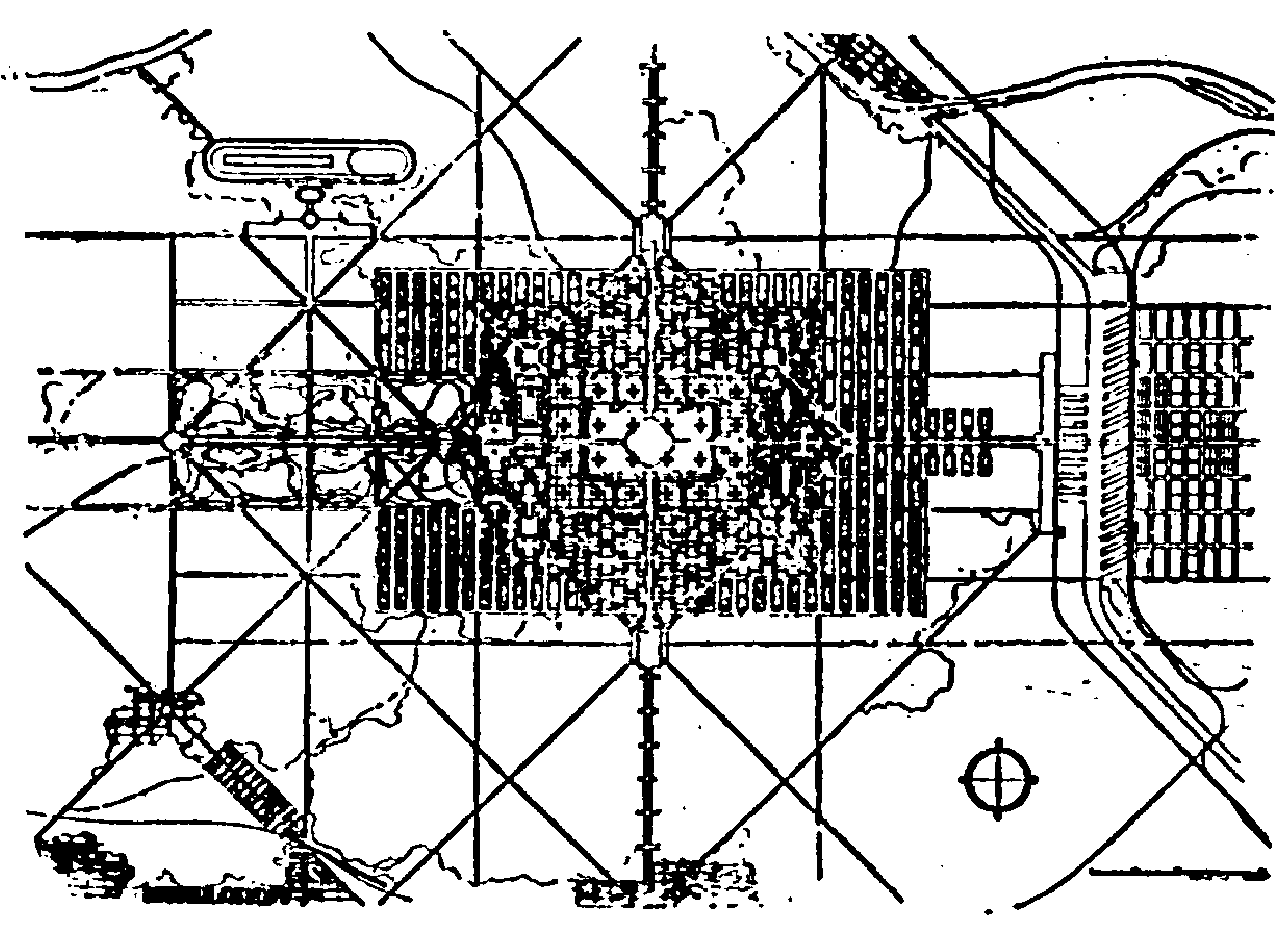


Diverses vues de la cité.

tude d'une ville contemporaine de 3 millions d'habitants. Salon d'automne 1922.



Diverses vues de la cité *(Suite)*.



Plan de la cité.

LE GROUPE DE PROTECTION ENVERS LES ANIMAUX

Je dois tout d'abord annoncer ici que, devant quitter prochainement Paris pour un temps indéterminé, je suis obligée de me démettre de mes fonctions de présidente de la Section française du Groupe international de *l'Ordre de l'Etoile d'Orient* pour la Protection des Animaux.

C'est désormais notre sœur Mme Aulon qui remplira cette fonction, avec Mme Planchez comme vice-présidente. Vous êtes donc instamment priés d'adresser tous les rapports trimestriels, demandes de renseignements, dons et correspondance à Mme Aulon, 32, boulevard Jourdan, Paris (14e). Il y aura en plus un Comité, composé de Mme Aulon, Mme Planchez, Mlle Blech, et Mlle I. Mallet. Je demeurerai en contact constant avec Mme Aulon et par conséquent avec le travail de tous mes amis de France que je ne quitte pas en réalité, me tenant toujours à leur disposition pour leur donner conseil en cas d'urgence. Je vous demande à tous d'aider Mme Aulon dans sa tâche très difficile, en travaillant de toutes vos forces et mieux que jamais pour la grande cause de la Protection. Ayez de *l'initiative* et de la *persévérance*, c'est ce que je vous demande de tout cœur et mettez-vous en correspondance suivie avec votre nouvelle présidente.

Tout en ne perdant pas de vue la section française, je vais pouvoir me consacrer plus spécialement, à présent, au travail mondial de la Protection comme présidente de la Fédération internationale de l'Ordre pour la Protection des Animaux. Car vous ne devez jamais oublier que notre travail est un travail mondial et que si vous envoyez vos rapports à la présidente des groupes de la Section française, celle-ci envoie à son tour ces rapports au Président international. Les présidents des groupes des autres Sections nationales font de même. Nous pouvons avoir ainsi une vue d'ensemble des plus nécessaire sur la situation plus ou moins bonne des animaux par toute la terre, sur les lois des différents pays, sur ce qu'il y a à faire, sur les progrès, sur les lacunes, sur les cruautés les plus pressantes à combattre de par le monde entier.

Aidez-nous dans cette grande tâche le mieux que vous pourrez dans vos petites villes et villages respectifs, en vous

rappelant que vous êtes les cellules d'un grand corps vivant, qui s'efforce d'accomplir une œuvre de miséricorde, de salubrité et de justice.

M. MAUGHAM.

CORRESPONDANCE

Alexandrie, 28 décembre 1924.

M.

. . . . . . La situation égyptienne, un peu tendue en ce moment, ne permet pas d'espérer immédiatement un grand succès de propagande au point de vue des Arabes surtout, aussi pensons-nous plutôt nous recueillir et constituer un centre même petit, mais aussi homogène que possible.

La première réunion de *l'Ordre de l'Etoile d'Orient* a eu lieu le 22 courant. C'est tout à fait la première réunion à Alexandrie, il n'y en avait jamais eu à ce que je sache. Nous étions quatre et avons décidé que nous nous réunirons les 11 et 28 de chaque mois et que nous demanderions aux membres de l'Étoile en Europe de nous envoyer — autant que possible à nos jours de réunion — une pensée d'aide qui nous soutiendrait dans nos débuts. Si vous le croyez bon, je vous serais reconnaissant de passer à ce sujet une petite note dans le *Bulletin* ou même le *Herald*.

Pour le moment nous songerons uniquement à nous organiser et à nous préparer.

Veuillez croire, je vous prie, etc...

C. SUARÈS

Adyar 1er décembre 1924.

M.

Je vous écris en revenant d'une fête qui a eu lieu à l'école de Guindi et durant laquelle le drapeau français fut hissé.

Aujourd'hui — 1er décembre — c'est le jour de naissance de M. Arundale et il est impossible de prononcer ce nom sans l'associer au mouvement de l'Étoile, car c'est lui qui en fut et qui est encore son premier et plus dévoué serviteur.

Le pavillon, orné de fleurs et de drapeaux parmi lesquels flottait la bannière de l'Étoile, abritait ce matin toute l'école et quelques invités tous groupés autour du portrait de M. Arundale.

Naturellement des discours furent prononcés. Les anciens élèves de M. Arundale, devenus professeurs et chefs de groupe à leur tour, exprimèrent leur affection et leur gratitude envers lui.

L'humour ne fut pas absente de la réunion et le discours de M. Krish-

namurti remplit de joie le cœur des garçons, lorsqu'il leur recommanda de profiter surtout de cette journée pour rire, faire des farces et s'amuser autant qu'ils pouvaient ! Quand les discours prirent fin, on s'achemina vers le cottage français. Celui-ci n'était malheureusement pas tout à fait prêt, car, à la suite de changements de projets, en rapport avec la réorganisation de l'école, il fut décidé d'arrêter certains travaux et de garder l'argent et le travail pour quelque chose de plus définitif.

Mais malgré l'absence des détails, deux facteurs s'y trouvaient qui représentent bien l'idée du cottage :

La merveilleuse Vierge de Bourdelle et le cinéma, l'une représentant l'art et la beauté, l'autre la science et la gaîté, domaines et qualités dans lesquels la France a toujours excellé.

Après quelques mots expliquant le but et l'idée du cottage, M. de Manziarly hissa le drapeau et les élèves réclamèrent la Marseillaise, qui fut chantée en chœur par tous. Il faisait un temps radieux, exceptionnel pour notre époque de pluies et de mousson, et ce ciel bleu, la présence de M. Krishnamurti adoré par les petits, ce jour d'anniversaire, tout contribua à créer un sentiment de joie qui rendit la petite cérémonie française particulièrement harmonieuse.

Le repas, servi par terre sur des feuilles de bananiers, réunit toute l'école et les invités. Il n'y eut pas la moindre contrainte et l'on sentait combien le directeur de l'École, M. Subba-Rao, était aimé, combien il rendait heureux ses élèves. Cette merveilleuse sympathie entre professeurs et élèves, cette liberté, une atmosphère difficile à définir, sont les caractéristiques de Guindi

Cette atmosphère ne serait-elle pas la spiritualité, l'esprit religieux le plus large, une profonde dévotion et la préparation pour un travail synthétique et non pas seulement intellectuel ou pratique? Cette atmosphère est introuvable dans les écoles « sans Dieu » de même que dans les écoles confessionnelles, à quelque paroisse qu'elles appartiennent. Et plus on connaît Guindi, son directeur M. Subba-Rao, les autres professeurs et les élèves, plus on se rend compte de cet esprit unique.

En fermant cette parenthèse, je passe à un autre sujet :

Lorsque les garçons nous montrèrent leurs différentes « Revues » de l'école, éditées par chaque classe et paraissant 4 fois par an, nous trouvâmes dans l'une d'elle — appartenant aux plus jeunes — une histoire de Jeanne D'Arc charmante dans sa naïveté.

Elle nous a tant plu par sa concision et sa naïveté, que nous vous l'envoyons, sûrs que cela vous intéressera de voir comment une petit cervelle indoue se représente l'histoire de la plus grande des Françaises !

Une héroïne,

Jeanne D'Arc habitait un village en France. Son père était un pauvre fermier et elle gardait les moutons.

Un jour dans une forêt elle vit un « Deva » et le Deva lui dit : Vas, combats contre les Anglais et donne la couronne au Roi de France ».

Le Roi de France lui donna un cheval blanc, une armure, un casque et une lance avec un drapeau.

Les soldats la suivaient et pensaient qu'elle était envoyée par Dieu. Jeanne pris bien des villes et le Roi fut couronné.

Et Jeanne dit au Roi : « Je voudrais retourner à la maison ».

N'est-ce pas que cette fin est inattendue ! En vous disant au revoir pour aujourd'hui, je vous envoie, etc.

I. de MANZIARLY

SOUSCRIPTION PERMANENTE

SOMMES RECUEILLIES DU 8 SEPTEMBRE AU 11 DÉCEMBRE 1924

Mme B., 50 fr.; M. et Mme A. L., 50 fr.; Mme G., 7 fr.; Mlle M. C., 20 fr.; Mlle B., 13 fr.; M. A., 10 fr.; M. et Mme L. H.,; Mme G., 20 fr.; Mme V. W., 25 fr.; A. R., 20 fr.; Anonyme, 3 fr.; M. et Mme V., 5 fr.; Mlle L., 20 fr.; Mlle B., 20 fr.; M. M., 10 fr.; Mlle A., 4 fr. 40; M. V., 8 fr.; Mme F. V., 86 fr. 40; M. et Mme S., 10 fr.; Groupe de Nantes, 60 fr.; Mme W., 3 fr.; Mme W., 1 fr.; M. et Mme P., 13 fr.; Mme G., 3 fr.; M. B., 50 fr.; Mme F., 3 fr.; M. M., 43 fr.; Mme D., 20 fr.; Mme D., 13 fr.; Mlle F. E. F., 22 fr.; M. D., 6 fr.; M. A. P., 0 fr. 75; M. A., 50 fr.; Mlle T., 13 fr.; Mme G., 3 fr.; Mlle A., 20 fr. 85; M. B., 10 fr.; M. G. F., 18 fr.; M. B., 13 fr.; Mme F., 5 fr.; Mme K., 3 fr.; M. et Mme S., 10 fr.

ÉTOILE ROSE

Mme G., 5 fr.

FONDS INTERNATIONAL VOYAGES DU CHEF DE L'ORDRE

Mme B., 50 fr.; Mlle M. C., 20 fr.; Mme G., 20 fr.; Mme G., 2 fr. 50; Mme V. W., 25 fr.; Mme V., 5 fr.; Mlle C. B. 50 fr.;

AUX MEMBRES DE L'ORDRE

L'Ordre de l'Étoile d'Orient ne comportant pas de cotisation, les sommes versées à la *Souscription Permanente* sont destinées à assurer la vie matérielle de l'Ordre : loyer, éclairage, impressions diverses, papeterie, frais de poste, etc.

Adresser toute souscription à Mme Zelma Blech, 21, avenue Montaigne, à Paris, ou au Ct E. Duboc, secrétaire-trésorier de l'Ordre, 61, rue La Fontaine, Paris (XVIe).

Le Gérant : I. MALLET.

Chartres. — Imprimerie FÉLIX LAINÉ.

Bibliothèque de l'Ordre de l'Etoile d'Orient

4, Square Rapp, PARIS (VII[e])

Ouvrages recommandés aux Membres de l'Ordre

J. KRISHNAMURTI. — *Le Service dans l'Éducation*.......... 2 fr. 25
ALCYONE. — *Aux pieds du Maître*.......................... 1 fr. »
G.-S. ARUNDALE. — *Organisation et activité de l'Ordre de l'Étoile d'Orient*.................................. 0 fr. 75
A. BESANT. — *L'Avenir imminent*......................... 4 fr. 50
A. BESANT. — *Le Monde de demain*....................... 4 fr. 50
A. BESANT. — *L'Ère d'un nouveau Cycle*.................. 0 fr. 75
A. BESANT. — *Les Messagers de la Loge Blanche*........... 0 fr. 75
A. BESANT. — *L'Évolution de notre race*................. 0 fr. 75
A. BESANT. — *Le Sentier des Initiés*.................... 0 fr. 75
IRVING S. COOPER. — *La Réincarnation*................... 2 fr. 75
Jean DELVILLE. — *Le Christ reviendra*................... 7 fr. 50
JEANVILLE. — *Lettre parue dans le Journal* Le Soir .... 0 fr. 25
C. R. — *L'Heure présente*............................... 0 fr. 20
Cartes postales illustrées, par M. RUTY et M. SOLOMKO (pièce) 0 fr. 30
M. C. W. LEADBEATER. — *Pourquoi attendre un Grand Instructeur* .... 0 fr. 75
M. C. W. LEADBEATER. — *Les Serviteurs de la race humaine actuelle* .... 0 fr. 75
C. JINARAJADASA. — *Le Message du Grand Instructeur du Monde à un Monde en Guerre*........................ 0 fr. 30
C. JINARAJADASA. — *En son nom* .... 2 fr. 25
MADAME JARIGE AUGÉ. — *Vers l'Étoile* (avec portrait de Krishnamurti) .... 1 fr. 50
C[t] E. DUBOC. — *H. P. Blavastky et le retour d'un Grand Instructeur* (épuisé).................................. » »
Feuillets de Propagande, par M[me] Blanche MALLET et M[lle] d'ASBECK .... 0 fr. 15
H. DE PURY. — *Le Seigneur Vient; Nous avons vu Son Étoile en Orient* .... 2 fr. »
X***. — *Éveillez-vous*.................................. 4 fr. 50
Le Monde antique à l'Avènement du Christianisme, M. BUDELOT .... 1 fr. 50
HÉRIS. — *La Reconstruction sociale par la communauté*.... 8 fr. »
Les Conférences de « Fraternité des Religions »............. 5 fr. »

Chartres. — Imprimerie F. LAINÉ.

JANVIER 1925 — N° 1.